

Comment les économistes, les sociologues et les politistes raisonnent-ils et travaillent-ils ?

Objectifs d'apprentissage

- Comprendre :
 - qu'une des questions de base de l'économie est : « Qu'est-ce qu'une allocation efficace des ressources rares ? »
 - que celles de la sociologie sont : « Comment fait-on société ? Comment explique-t-on les comportements sociaux ? » ;
 - et que celle de la science politique est : « Comment se conquiert et s'exerce le pouvoir politique ? ».
- Comprendre que ces disciplines réalisent des enquêtes et utilisent des données et des modèles (représentations simplifiées de la réalité).
- À partir d'exemples, comprendre la distinction entre causalité et corrélation et savoir mettre en évidence un lien de causalité.



Table des matières

Compléments pour le professeur :	4
I. Comprendre qu'une des questions de base de l'économie est : « Qu'est-ce qu'une allocation efficace des ressources rares ? »	6
Graphique 1 : Consommation d'énergie primaire par type d'énergie en France	8
II Comprendre que les questions de base de la sociologie sont : « Com- ment fait-on société ? Comment explique-t-on les comportements sociaux ? »	9
Compléments pour le professeur	9
Graphique 2 : Cours mensuels du pétrole et du gaz sur les marchés	9
Graphique 3 : Pratiques environnementales mises en œuvre au sein des ménages	11
Graphique 4: Je vais vous citer des actions qui pourraient réduire les émissions de gaz à effet de serre ; pour chacune, dites-moi si vous le faites déjà ?	12
Graphique 5 : De ces trois opinions sur les désordres climatiques (tels que les tempêtes et inonda- tions en France), laquelle se rapproche le plus de la vôtre ?	13
Graphique 6 : Pratiques déclarées selon le niveau de sensibilité environnementale	14
III. Comprendre qu'une des questions de base de la science politique est : « Comment se conquiert et s'exerce le pouvoir politique ?	15
Compléments pour le professeur	15
Tableau 1	17
Question : Chacun des éléments suivants a-t-il joué ou va-t-il jouer un rôle déterminant, important mais pas déterminant ou secondaire dans votre vote à ces élections européennes ?	17
Proportion pour qui l'élément a joué un rôle « déterminant » dans leur choix... ..	17
IV Comprendre que ces disciplines réalisent des enquêtes et utilisent des données et des modèles (représentations simplifiées de la réalité)	19
Complément pour le professeur	20
Complément pour le professeur	21
V. À partir d'exemples, comprendre la distinction entre causalité et corrélation et savoir mettre en évidence un lien de causalité	22
Graphique 8 : Relation entre le prix moyen de l'électricité et la consommation d'électricité	23
Graphique 9 : Répondants qui pensent que les activités humaines contribuent au changement climatique, par niveau d'études post secondaires	24
Complément pour le professeur	24
Les sciences sociales peuvent-elles recourir aux expériences ?	24
Compléments pour le professeur en science économique	26
Qu'est-ce que la science économique ?	26

<i>La méthode scientifique : observation, théorie et encore de l'observation</i>	28
<i>La formulation théorique</i>	29
<i>Les modèles économiques</i>	30
<i>Des choix sous contrainte</i>	31
<i>La démarche des économistes</i>	31
<i>Toute corrélation n'est pas une causalité</i>	32
<i>L'importance des modèles en économie</i>	32
<i>L'impossible universalité des modèles en économie</i>	33
<i>Modèles et méthodes empiriques</i>	33
<i>Compléments pour le professeur Sociologie et science politique</i>	34
<i>A quoi sert la sociologie ?</i>	34
<i>Distanciation</i>	34
<i>Écarter les prénotions</i>	35
<i>La sociologie comme science sociale</i>	36
<i>L'identification de la science politique au phénomène du pouvoir</i>	37
<i>La domination politique</i>	37
<i>L'étude du politique et de la politique</i>	38
<i>Trois caractéristiques premières de la constitution de la science politique</i>	38
<i>Qu'est-ce que la politique ?</i>	39
<i>Un discours à visée scientifique</i>	39
Références bibliographiques	40

Compléments pour le professeur :

Les élèves de seconde générale du lycée découvrent la discipline scolaire des SES, ils n'ont donc pas de prérequis dans ses disciplines constitutives. Cependant, certains sujets ou concepts, certaines méthodes ont été abordés dans d'autres disciplines scolaires dans leur cursus préalablement. Le programme propose donc un premier chapitre de découverte de l'ensemble de ces disciplines et de leurs méthodes en conformité avec le préambule. Celui-ci spécifie en effet que « les élèves sont initiés aux principales étapes d'une démarche scientifique en sciences sociales : formulation d'hypothèses, réalisation d'enquêtes ou construction de modèles, confrontation aux faits, conclusion. Ils sont familiarisés avec une démarche articulant modélisation et investigations empiriques et permettant de porter un regard rigoureux sur le monde économique et social. Ils ne confondent pas la construction de modèles avec une idéalisation normative. Ils sont sensibilisés aux spécificités disciplinaires de l'économie, de la sociologie et de la science politique ainsi qu'à la possibilité de croiser les regards de ces trois disciplines sur un thème identifié ». Ce chapitre répond donc aux objectifs d'apprentissage en tenant compte de ces éléments. Le choix a été fait de choisir un sujet simple permettant de découvrir les questionnements et démarches propres aux sciences économiques et sociales sans prérequis. Il est tout à fait possible de le faire avec des objets différents pour chacune des trois disciplines ou en utilisant les prérequis venant des autres disciplines scolaires. Un dossier documentaire, qui a été utilisé pour construire ce cours, est mis à disposition à la fin du chapitre.

L'emploi du temps que découvre l'élève de seconde générale au lycée, lui réserve une surprise, l'apparition d'une nouvelle discipline scolaire, les sciences économiques et sociales ou SES. Une première question qu'il peut se poser est : que va-t-on y apprendre ? S'il regarde de plus près le programme, il peut s'apercevoir que certains objets d'étude sont inédits, comme le fonctionnement du marché, la socialisation, les modes de scrutin, mais que d'autres sujets ont déjà été abordés auparavant au collège, dans d'autres disciplines, comme l'histoire, la géographie ou les sciences et vie de la terre. Par exemple, la répartition de la richesse et la pauvreté dans le monde ont été abordées en géographie en classe de cinquième, ainsi que la question du caractère limité des ressources naturelles. La question du choix dans l'exploitation des ressources naturelles et les conséquences sur l'environnement ont été aussi vues en sciences et vie de la terre. La Révolution Industrielle est au programme d'histoire de la classe de quatrième et la vie politique dans celui de l'enseignement moral et civique en classe de troisième. Ce n'est

donc pas l'étude d'un objet particulier qui va permettre de définir ce qu'un élève va étudier en SES, mais les regards spécifiques que les sciences économiques et sociales portent sur les objets du monde qui nous entoure. Certains objets seront donc communs avec les autres disciplines et d'autres seront abordés pour la première fois, mais dans tous les cas ce sera avec un regard nouveau et spécifique.

Une deuxième question que le nouvel élève de seconde peut se poser est la suivante : quelles sont les disciplines qui se cachent derrière le sigle SES ? Ces disciplines n'ont pas d'équivalent dans le supérieur, il n'y a pas de faculté de SES. Cependant, la scolarité des élèves leur a déjà permis d'aborder des regroupements disciplinaires comme par exemple l'histoire-géographie, les sciences et vie de la terre, la physique-chimie. Derrière les SES il y a essentiellement la science économique, la sociologie et la science politique. Les sciences sociales comprennent d'autres disciplines universitaires mais qui ne sont pas abordées directement par les programmes du lycée comme l'ethnologie, la psychologie sociale, etc.

La façon de regarder un objet d'étude vient du type de question que l'on se pose sur celui-ci. Par exemple, l'étude des ressources naturelles peut se faire en se posant plusieurs questions. Où sont-elles produites ? D'où proviennent les ressources naturelles énergétiques ? Quelle est leur composition ? Comment les ressources naturelles énergétiques produisent-elles de l'énergie ? Depuis quand les ressources naturelles énergétiques sont-elles utilisées de manière massive ? Pourquoi utilise-t-on aujourd'hui certaines ressources plutôt que d'autres pour produire et quels sont les meilleurs choix parmi les possibles ? Comment expliquer les comportements des personnes et des groupes face à l'épuisement des ressources naturelles ? Comment les enjeux liés à l'épuisement des ressources naturelles sont-ils utilisés par ceux qui cherchent à être élus ? La géographie, la géologie, la chimie, la science physique, l'histoire, la science économique, la sociologie, la science politique ont chacune des regards propres sur cet objet car elles ne se posent pas les mêmes questions. Lorsqu'un objet d'étude est commun à plusieurs disciplines, les regards se complètent et éclairent l'objet sous divers angles, permettant une connaissance plus approfondie.

Enfin, les SES sont des sciences sociales. Le regard des sciences économiques et sociales s'inscrit dans une démarche scientifique, comme celle par exemple des sciences étudiées par les élèves au collège : poser une question, établir des hypothèses et des théories, les tester et les confronter aux faits pour les accepter provisoirement ou les rejeter.

Afin d'expliquer comment raisonnent et travaillent l'économiste, le sociologue et le politiste, il faudra d'abord s'intéresser aux types de questions qu'ils se posent, ainsi qu'à la boîte à outil qu'ils utilisent. En effet, « *pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique* » (Bachelard, 1938).

I. Comprendre qu'une des questions de base de l'économie est : « Qu'est-ce qu'une allocation efficace des ressources rares ? »

Pour comprendre le travail et le raisonnement de l'économiste, il faut mettre en évidence la spécificité des questions qu'il se pose, comment il regarde et analyse le réel. Si nous reprenons le sujet des ressources naturelles, le regard de l'économiste va porter (entre autres) sur les choix qui doivent être faits par la société, notamment pour produire, compte tenu de l'état de la technique et de la rareté des ressources. Par exemple, faut-il produire de l'énergie avec du charbon, du bois, du pétrole, du gaz, de l'uranium, la force motrice du vent, de l'eau ou avec des panneaux solaires ? Combien et comment en produire ?



Sources (de gauche à droite, ordre descendant) : <https://www.planete-energies.com/fr/medias/decryptages/la-formation-du-charbon-une-longue-histoire> ; <https://www.usinenouvelle.com/article/emancipe-du-petrole-le-gaz-confiant-dans-son-avenir.N588428> ; <https://www.engie.fr/energies-renouvelables/solaire/> ; <https://boisdechauffage.org/produit/bois-de-chauffage/> ; <https://www.usinenouvelle.com/article/le-secteur-de-l-eolien-explose-en-chine.N180278> ; <https://www.orano.group/fr/decodage/tout-savoir-sur-l%E2%80%99uranium-> ; Source : Puit de pétrole dans l'Utah en 2019, USA ; https://www.sciencesetavenir.fr/nature-environnement/l-industriel-naval-energie-abandonne-la-filiere-hydrolienne-jugee-non-rentable_126387

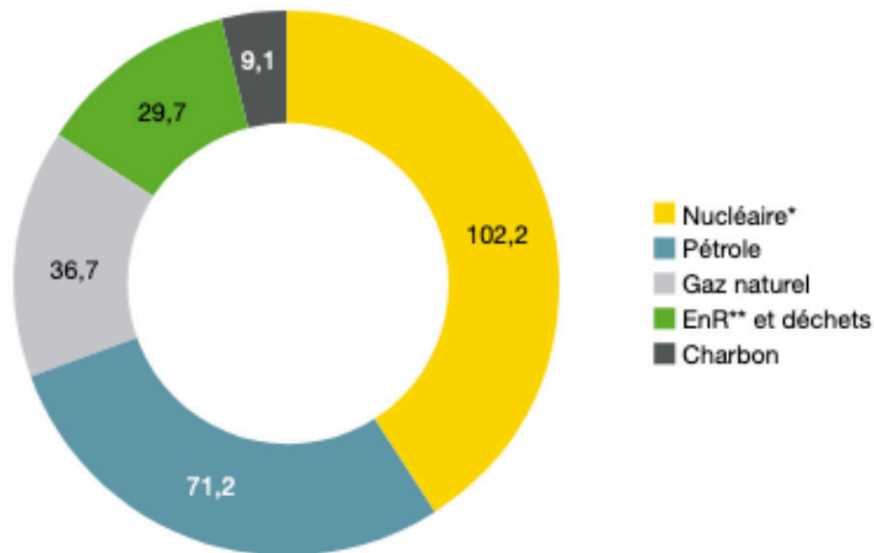
Pour produire de l'énergie, les ressources naturelles ne suffisent pas. En économie, les ressources comprennent un ensemble beaucoup plus large. Il y a celles qui sont nécessaires à la production, mais aussi celles qui sont le résultat de cette production et qui peuvent être utilisées pour produire d'autres choses ou pour être consommées. Parmi les ressources nécessaires à la production, il faut ajouter la main-d'œuvre, les machines (en économie, le travail et le capital, il s'agit des facteurs de production), d'autres biens et services déjà produits qui seront alloués à cette production. Bien sûr, le niveau de la technologie est important, car certaines méthodes de production n'étaient pas envisageables il y a 1 000, 500, 200, 100 ou 50 ans. Mais à niveau de progrès donné, il y a des choix à faire. Ces choix sont rendus nécessaires par la rareté qui caractérise toutes les ressources naturelles, mais aussi la main-d'œuvre, les machines, les biens et services produits. En effet les travailleurs comme les machines, les ressources naturelles et tout ce qui est produit n'existent qu'en quantité limitée. Il peut y avoir à certains moments, de manière temporaire, des pénuries ou des excédents d'emplois, de robots ou de pétrole, mais la rareté caractérise tout ce qui n'existe qu'en quantité limitée. La rareté est donc relative. Par exemple le sable dans le désert est très abondant mais inutilisable actuellement (trop lisse), alors que le sable marin (qui peut s'agréger), qui est utilisé pour le verre, les constructions, les microprocesseurs, est très exploité, et devient relativement rare. Par ailleurs, une société qui produirait et consommerait peu, serait en situation d'abondance relative. Mais ce n'est pas le cas de nos sociétés actuelles. C'est donc la rareté des ressources qui conduit à des choix nécessaires. Ces choix affectent aussi les ressources produites et les revenus auxquels la production donne lieu. Utiliser telle ou telle ressource naturelle, produire, consommer tel ou tel type de produit, rétribuer plus ou moins le travail, sont des problèmes d'allocation, de répartition des ressources qui sont centraux en économie. Pour J.E. Stiglitz, J.D. Lafay, C.E. Walsh, « *la science économique étudie comment les individus, les entreprises, les pouvoirs publics et d'autres organisations sociales font des choix et comment ces choix déterminent la façon dont sont utilisées les ressources de la société.* » (Stiglitz, Lafay, Walsh, 2014). L'économiste va donc étudier la manière dont sont réalisés ces choix, et comment les individus qui effectuent ces choix se coordonnent, afin de comprendre quels sont les choix et les modes de coordination les plus efficaces, c'est-à-dire ceux qui permettent de gaspiller le moins de ressources et de permettre le plus de bien-être. L'affectation des ressources à divers secteurs et agents de l'économie se nomme l'allocation des ressources. On peut donc résumer une des questions principales que se posent les économistes ainsi : qu'est-ce qu'une allocation efficace des ressources rares ?

Le graphique 1 ci-dessous montre les choix réalisés en France par les différents acteurs de l'économie concernant la consommation d'énergie primaire. En France en 2018, 41% de l'énergie consommée provient du nucléaire, 28,6% du pétrole, 14,7% du gaz naturel, 12% des énergies renouvelables et des déchets et 3,7% du charbon. Comment ces choix ont-ils été réalisés ? Comment les agents arbitrent entre le charbon et l'uranium pour produire de l'électricité ? Comment expliquer que le développement des énergies renouvelables ne soit pas plus important ? Ces questionnements seront en partie abordés dans le chapitre sur la production et

sur le marché.

Graphique 1

CONSOMMATION D'ÉNERGIE PRIMAIRE PAR TYPE D'ÉNERGIE EN FRANCE TOTAL EN 2018 : 248,9 Mtep



* Hors solde exportateur d'électricité.
** Énergies renouvelables.

Mtep : millions de tonnes équivalent pétrole

Source : Commissariat général au développement durable, Chiffres clés de l'énergie, septembre 2019 <https://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/sites/default/files/2019-09/datalab-59-chiffres-cles-energie-edition-2019-septembre2019.pdf>

La manière dont les activités sont coordonnées entre les différents acteurs de l'économie est aussi un choix, ou un arbitrage. Le marché en mettant en relation des acheteurs et des vendeurs est l'un d'entre eux. Mais ce n'est pas le seul. Par exemple, les ressources peuvent être allouées par la file d'attente : le premier dans la file étant le premier servi et ce jusqu'à épuisement de la ressource, par exemple pour assister à la projection d'un film au cinéma. Les ressources peuvent aussi être allouées par des tickets de rationnement, ce qui a été le cas pendant la seconde guerre mondiale. Ici ce sont des critères d'attribution qui vont permettre de distribuer les ressources produites. Dans notre exemple d'allocation des ressources par le marché, le prix a un rôle d'incitation pour les acteurs. Les choix sont alors guidés par le système des prix. Le graphique suivant montre par exemple l'évolution des prix du gaz et pétrole sur 10 ans. La hausse du prix du pétrole va inciter les agents à le remplacer par une ressource énergétique équivalente, dont le prix sera relativement plus faible. Cette hausse des prix va aussi inciter d'autres acteurs à innover pour utiliser moins de ressources non renouvelables. A l'inverse, la baisse des prix du gaz et du pétrole aura un effet inverse, et les agents ne seront pas incités à changer leurs manières d'utiliser ces énergies.

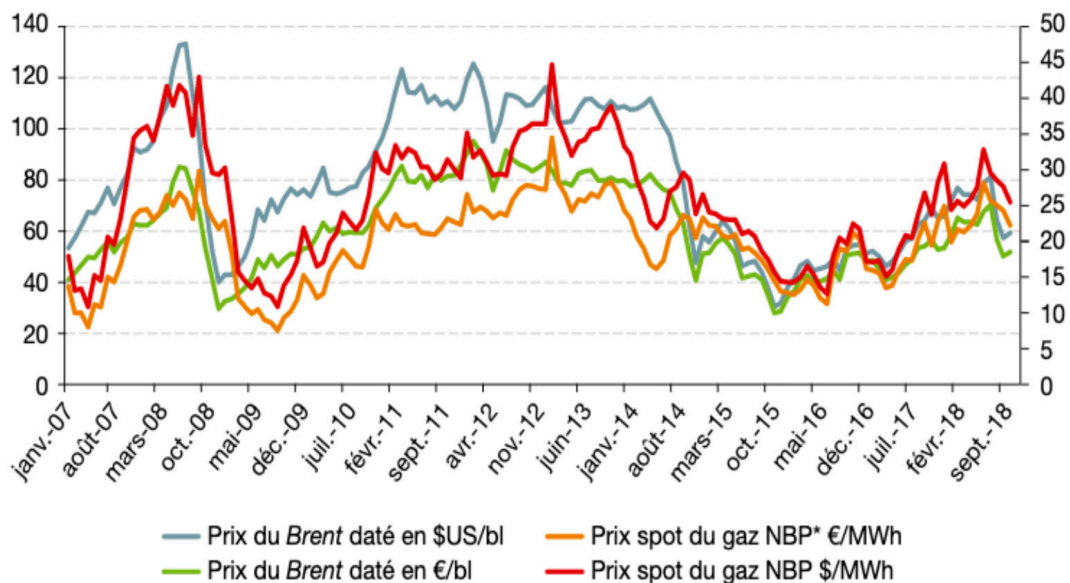
Graphique 2

COURS MENSUELS DU PÉTROLE ET DU GAZ SUR LES MARCHÉS

En \$ et € courants

Prix du pétrole

Prix du gaz



* NBP : National Balancing Point.

Sources : DGEC ; Reuters

Source : Commissariat général au développement durable, Chiffres clés de l'énergie, septembre 2019 <https://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/sites/default/files/2019-09/datalab-59-chiffres-cles-en-energie-edition-2019-septembre2019.pdf>

Les choix, les incitations, les échanges, la répartition des revenus dans une société sont des concepts qui permettent à l'économiste de comprendre le monde qui nous entoure avec un regard spécifique, original et avec une méthode scientifique.

II. Comprendre que les questions de base de la sociologie sont : « Comment fait-on société ? Comment explique-t-on les comportements sociaux ? »

Compléments pour le professeur

Pour le sociologue Bernard Lahire, « la sociologie est l'une des rares sciences qui est forcée, pour faire tomber les malentendus, de passer autant de temps à expliquer et justifier sa démarche qu'à livrer les résultats de ses analyses » (Lahire, 2002). De plus, le sociologue (et cela vaut aussi pour l'économiste) qui étudie la société, peut-être accusé de projeter ses propres visions sur ce qui est désirable ou pas dans la société, confondant les jugements de valeur (énonçant ce qui doit être) et les jugements de fait (énonçant ce qui est). Pour Norbert Elias, « il faut, bien au contraire, que les sociologues se libèrent de l'idée que la société qu'ils s'efforcent d'étudier correspond déjà ou correspondra nécessairement un jour à leurs croyances, à leurs aspirations sociales, à leurs exigences morales, ou à leur conception de ce qui est

juste et humain » (Elias, 1970). Afin d'établir une nécessaire distanciation entre son propre jugement et le monde social, le sociologue (comme l'économiste) va adopter une méthode scientifique, avec le souci de produire des connaissances vérifiables, et des questionnements qui lui sont propres. En 1963, le sociologue Peter Berger affirme la nécessaire objectivité du sociologue, l'utilisation d'un vocabulaire précis et scientifique différent du sens courant et il précise quelques-unes des questions qui spécifient le regard du sociologue sur la société. Comme scientifique, le sociologue s'efforce d'être objectif, de contrôler ses préférences et ses préjugés personnels, de percevoir clairement plutôt que de juger normativement. Bien entendu, cette contrainte ne touche pas son existence entière, mais se limite à ce qu'il fait en tant que sociologue. Il ne prétend pas non plus que son cadre de référence soit le seul qui permette de considérer la société. D'ailleurs, très peu de savants, toutes disciplines confondues prétendraient aujourd'hui que le seul regard qui soit digne d'être porté sur le monde soit le regard scientifique. Le botaniste qui observe une jonquille n'a aucune raison de disputer au poète le droit de voir le même objet de manière très différente. Il existe des règles de toutes sortes. Il ne s'agit pas de nier la validité de ceux des autres mais d'être clair sur les règles de son propre jeu. Pour son jeu, donc, le sociologue pratique des règles scientifiques. Il doit ainsi avoir clairement à l'esprit ce que signifient ces règles, c'est-à-dire se préoccuper de méthodologie. (...) En tant que scientifique, le sociologue doit s'attacher au sens précis des mots qu'il emploie, et donc employer une terminologie précise : non pas qu'il lui faille inventer une nouvelle langue à lui, mais il ne peut utiliser naïvement le langage courant. (...) Les questions du sociologue sont presque toujours les mêmes : « Que font ces gens les uns avec les autres ? », « Quelles relations entretiennent-ils ? », « Comment des relations s'organisent-elles en institutions ? » (...). (Berger, 2014)

Les méthodes et les outils qu'utilisent les sociologues peuvent être différents, mais leurs questionnements cherchent à expliquer et comprendre les comportements sociaux et la nature du lien qui unit les individus les uns aux autres. Nous pouvons donc dire que parmi les questions que se posent les sociologues : comment fait-on société, et comment explique-t-on les comportements sociaux sont des questions fondatrices de cette science sociale.

Pour reprendre le sujet des ressources naturelles, le comportement des ménages (ensemble des occupants d'un même logement) concernant leurs habitudes de consommation, a des conséquences très importantes sur le stock de ces ressources, et plus largement, sur la qualité de l'environnement. Le travail du sociologue peut donc consister à se poser la question du type de pratiques environnementales mises en œuvre au sein des ménages, afin de mieux connaître leurs comportements. Quelles sont les pratiques des individus face à la question environnementale de l'épuisement des ressources naturelles ? Comment les expliquer ? Quelles sont les variables qui permettent d'en rendre compte ? Ces questions sont différentes de celles de l'économiste vues précédemment. Par exemple en 2016, l'enquête conduite par le commissariat général au développement durable (CGDD) et le service d'observation des statistiques

(SOeS) montre que les pratiques telles que le tri des déchets, sont effectuées par 85% des ménages, pour le verre, le papier et les emballages. Concernant l'utilisation de l'électricité, 81% des ménages déclarent éteindre systématiquement les lumières inutilisées, 74% réalisent un suivi de leur facture, et 66% une vigilance systématique par rapport à la température de leur chambre. Cette enquête montre donc que les ménages français ont intégré certaines pratiques environnementales dans leurs foyers. Le regard des sociologues n'est donc pas le même que celui des économistes, car il permet de comprendre d'autres types de comportements des personnes face aux mêmes enjeux, ici ceux liés à la consommation des ressources naturelles non renouvelables. Ce travail est donc utile pour la connaissance mais aussi pour la mise en place de politiques environnementales adaptées (pour faire changer les comportements, faut-il agir sur les prix ou agir sur l'éducation aux valeurs de protection de l'environnement, ou bien faire les deux ?).

Graphique 3 : Pratiques environnementales mises en œuvre au sein des ménages



Champ : France entière, sauf * France métropolitaine.

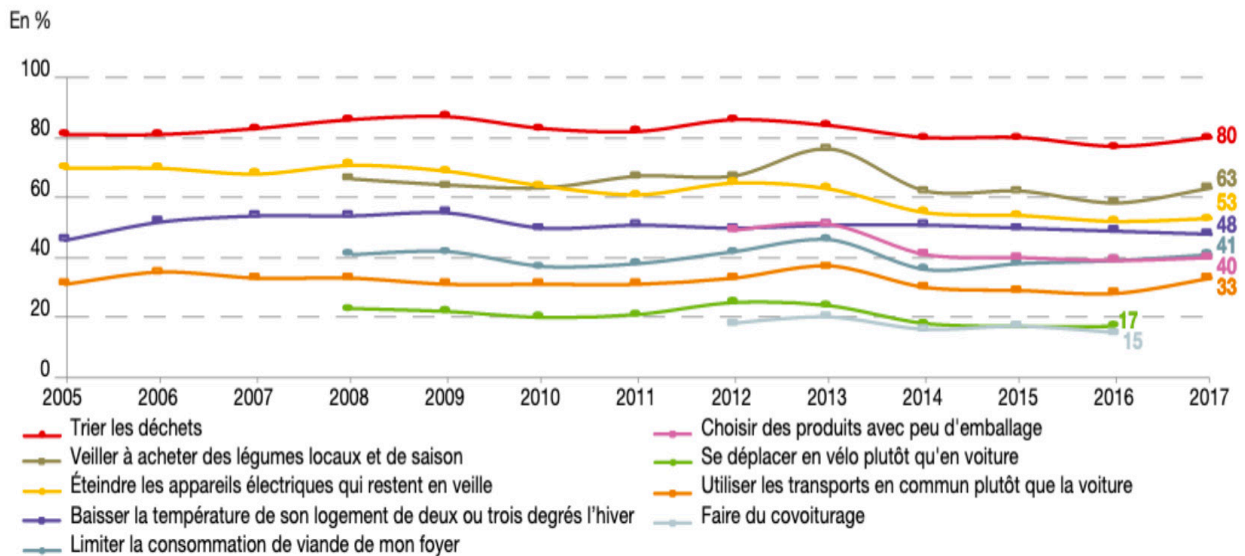
Source : CGDD/SOeS, Enquête sur les pratiques environnementales des ménages, 2016

Source : Éric Pautard, SoeS, « Quelle prise en compte de l'environnement au sein des foyers ? Analyse sociologique des pratiques domestiques des Français », CGDD, Janvier 2017.

https://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/sites/default/files/2018-10/datalab-essentiel-80-quelle-prise-en-compte-de-l-environnement-au-sein-des_foyers-janvier2017.pdf

Les comparaisons dans le temps peuvent aussi permettre de voir l'évolution de ces comportements. Par exemple, le tri des déchets par les ménages français est une pratique qui n'a pas évolué depuis 2005. Les comportements vertueux en matière de consommation énergétique (éteindre les appareils en veille, baisser la température de son logement en hiver, choisir des produits avec peu d'emballages, faire du covoiturage) sont aussi très stables depuis 10 ans. Certaines pratiques environnementales, comme le tri, sont devenues un fait social, avec une régularité statistique.

Graphique 4: Je vais vous citer des actions qui pourraient réduire les émissions de gaz à effet de serre ; pour chacune, dites-moi si vous le faites déjà ?



Note : la baisse importante de l'ensemble des pratiques constatée en 2014 est due au changement de mode de passation. En effet, les phénomènes de désirabilité sociale jouent moins lorsque le répondant est devant son ordinateur que lorsqu'il est en contact avec un enquêteur au téléphone. Il est alors plus enclin à déclarer son éventuelle absence de pratique vertueuse.

Source : Ademe (Enquête sur les représentations sociales du changement climatique 2001-2017)

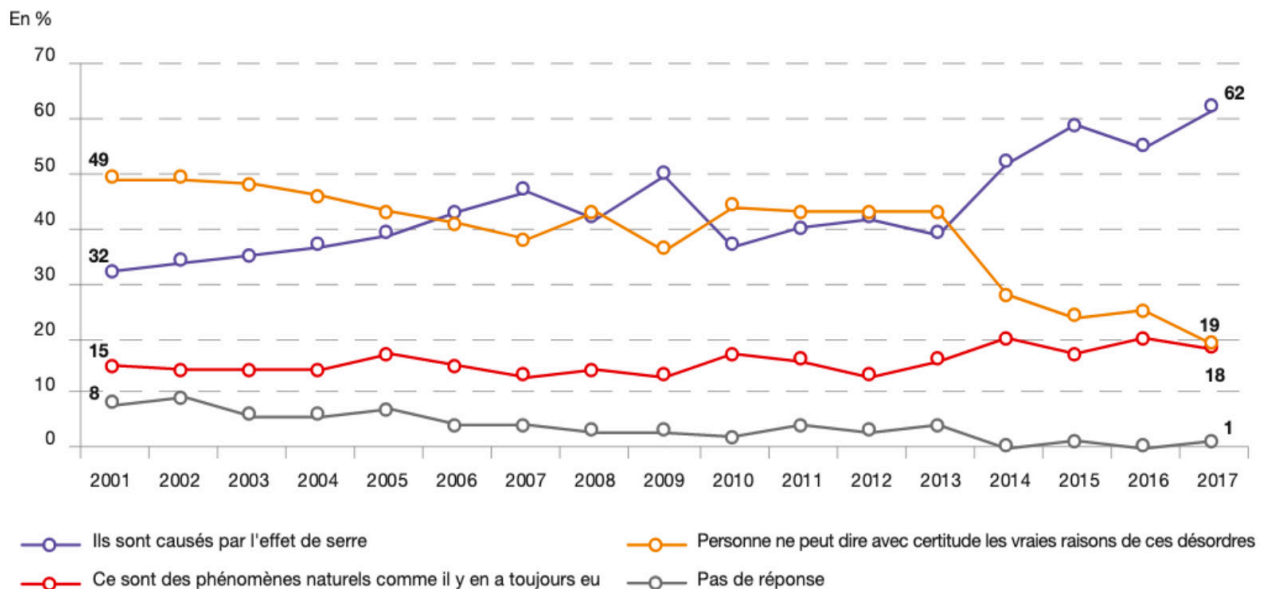
Source : Solange MARTIN, Éric PAUTARD, « La prise en considération de l'environnement par les Français : regards rétrospectifs » in Commissariat général au développement durable, *Modes de vie et pratiques environnementales des Français*, Avril 2018.

<https://www.ecologique-solidaire.gouv.fr/sites/default/files/Th%C3%A9ma%20-%20Modes%20de%20vie%20et%20pratiques%20environnementales%20des%20Fran%C3%A7ais.pdf>

Certaines pratiques environnementales font désormais partie de l'éducation dans les familles, les écoles et des préoccupations des organisations productives (la question « comment devient-on un acteur social » sera par ailleurs abordée dans le chapitre de sociologie). Mais comment expliquer ces comportements et leurs évolutions ? A quelle(s) autre variable(s) peut-on les relier ? Par exemple, les français sont-ils aujourd'hui plus sensibilisés à la responsabilité des modes de production et de consommation (depuis la révolution industrielle) sur le réchauffement climatique ? En France en 2001, 49% des ménages déclaraient qu'on ne pouvait affirmer avec certitude les raisons des désordres climatiques. Ils ne sont plus que 19% en 2017 et 62% pensent que ces désordres sont causés par l'effet de serre (donc par les activités humaines) contre 32% en 2001. Le lien entre le réchauffement climatique et les modes de production et

de consommation est donc fait par presque 2/3 des ménages.

Graphique 5 : De ces trois opinions sur les désordres climatiques (tels que les tempêtes et inondations en France), laquelle se rapproche le plus de la vôtre ?



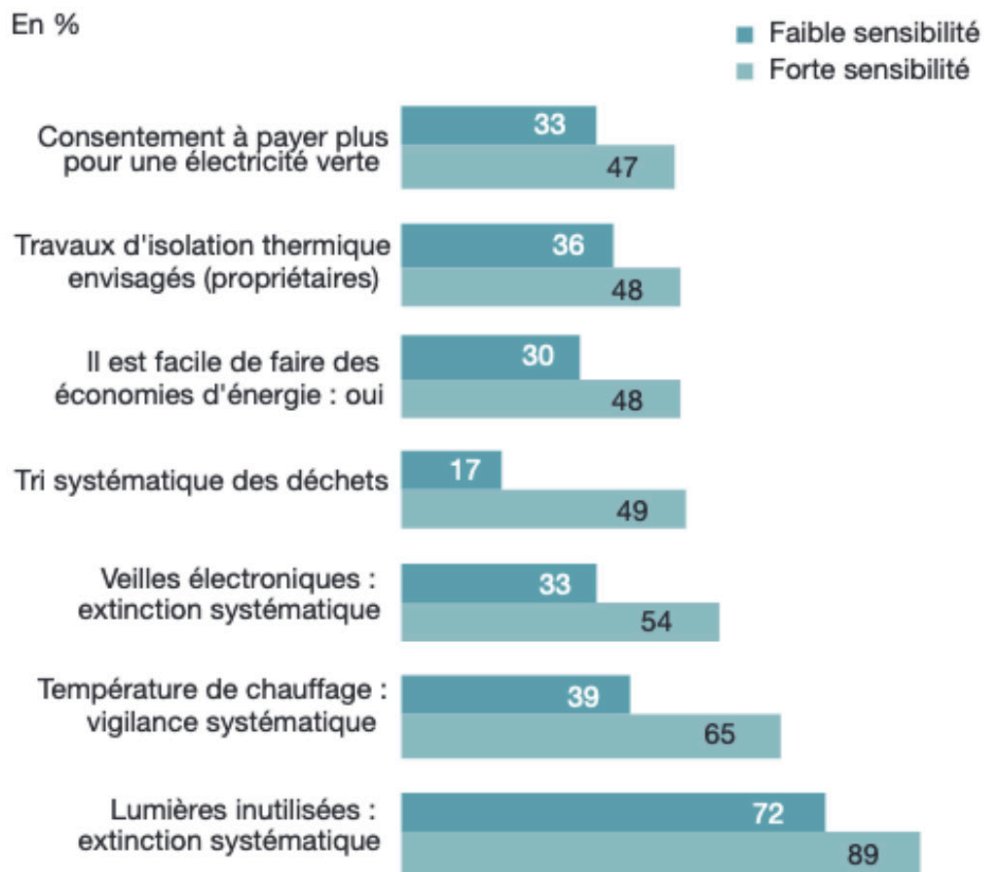
Source : Ademe (Enquête sur les représentations sociales du changement climatique 2001-2017)

Source : Solange MARTIN, Éric PAUTARD, « La prise en considération de l'environnement par les Français : regards rétrospectifs » in Commissariat général au développement durable, *Modes de vie et pratiques environnementales des Français*, Avril 2018.

<https://www.ecologique-solidaire.gouv.fr/sites/default/files/Th%C3%A9ma%20-%20Modes%20de%20vie%20et%20pratiques%20environnementales%20des%20Fran%C3%A7ais.pdf>

Cette plus grande sensibilité est-elle liée à l'évolution des pratiques environnementales des ménages ? La prise de conscience des enjeux climatiques a-t-elle rendu les ménages plus vertueux quant à leurs pratiques ? Où sont-ils seulement sensibles à l'évolution des prix ? C'est-à-dire par exemple éteindre les lumières inutilisées pour ne pas alourdir la facture d'électricité. Les résultats ci-dessous montrent que le changement des habitudes domestiques ne peut s'expliquer qu'en partie par l'évolution des prix (regard de l'économiste). L'évolution des pratiques individuelles est aussi liée à la sensibilité des personnes formant un ménage à l'environnement et aux enjeux climatiques. En effet, parmi les ménages ayant une forte sensibilité à l'environnement, 49% trient systématiquement tous leurs déchets contre 17% de ceux qui ont une faible sensibilité.

Graphique 6 : Pratiques déclarées selon le niveau de sensibilité environnementale



Source : CGDD/SOeS, *Enquête sur les pratiques environnementales des ménages, 2016*

Source : Source : Eric Pautard, SoeS, « Quelle prise en compte de l'environnement au sein des foyers ? Analyse sociologique des pratiques domestiques des Français », CGDD, Janvier 2017.

[t](#)

Il y a donc bien un regard spécifique au travail du sociologue sur un sujet ou un objet, qui peut être commun à de nombreuses disciplines. Si l'économiste va expliquer les choix des agents en matière de pratiques environnementales du point de vue de leurs arbitrages (notamment en fonction des prix), le sociologue se pose ici la question des explications de ces comportements en fonction des valeurs portées par différents groupes (sensibilité plus ou moins grande aux enjeux environnementaux). Expliquer et comprendre ce qu'il y a de social dans nos comportements est un des principaux objectifs du sociologue. Par exemple, si manger peut sembler a priori un acte naturel, force est de constater que c'est aussi et surtout un acte social. On ne consomme pas partout les mêmes aliments (certains insectes au Laos, en Thaïlande, de l'huile d'olive autour de la Méditerranée), pas au même moment (entre 17h30 et 21h pour le repas du soir en fonction des pays), pas de la même manière (avec les doigts, avec une fourchette ou des baguettes), selon des règles diverses en fonction du milieu social (se servir ou être servi, placer

ses mains sur la table etc.). Le sociologue recherche donc ce qui est social chez les individus et les groupes, explique ce qui est commun et ce qui est différent dans les comportements, les mécanismes par lesquels se transmettent les normes et les valeurs, et ceux qui permettent la construction d'identités sociales différenciées. Si la société et son fonctionnement nous paraissent proches et connus, la sociologie permet de rendre visible ce qui est caché, de vérifier ce qui semble intuitif ou au contraire de démentir ce qui semblait un acquis de connaissance. Pour cela elle utilise des méthodes scientifiques qui seront abordées plus bas.

III. Comprendre qu'une des questions de base de la science politique est : « Comment se conquiert et s'exerce le pouvoir politique ?

Compléments pour le professeur

Le chercheur en science politique est aussi un scientifique, dont le but n'est pas la recherche du pouvoir politique, mais son étude.

(...) à la différence de celui des acteurs engagés, c'est un savoir désintéressé non directement lié à l'action - c'est un savoir sur la politique, et non pour la politique ; à la différence de celui des journalistes, il s'inscrit dans une durée relativement longue ; à l'inverse des intellectuels, il n'est pas prioritairement normatif puisqu'il vise à décrire et expliquer ce qui est, non à dire ce qui doit être.

X. Crettiez, J. de Maillard, P. Hassenteufel, *Introduction à la science politique*, A. Colin 2018.

Mais étudier les questions politiques c'est faire à la fois l'étude de « la » politique et des questions qui touchent « le » politique ».

Distinguer entre « le » et « la » permet de mieux identifier les différents sens accolés au terme. Politique est en effet un mot androgyne. Par « la » politique, on désigne habituellement la vie politique dans ce qu'elle a de plus prosaïque : la compétition pour le pouvoir, le jeu des concurrences partisane, les élections. Pour le dire, à nouveau, dans les mots de Weber, c'est « l'ensemble des efforts que l'on fait en vue de participer au pouvoir ou influencer la répartition du pouvoir, soit entre les États, soit entre divers groupes au sein d'un même État.

« Le » politique, moins fréquent dans le langage courant, désigne une réalité plus abstraite, que l'on pourrait définir comme un espace de régulation des conflits dans les sociétés contemporaines. Selon Philippe Braud, « le politique renvoie à ce champ social dominé par des conflits d'intérêts régulés par un pouvoir lui-même monopolisateur de la coercition légitime ».

X. Crettiez, J. de Maillard, P. Hassenteufel, *Introduction à la science politique*, A. Colin 2018.

Une des questions de base du politiste est de comprendre et d'expliquer comment se conquiert et s'exerce le pouvoir politique. Le concept de pouvoir politique est donc un concept central de la science politique. Celui de pouvoir est beaucoup plus large, car il désigne l'ensemble des rapports de domination au sein de la société (entre parents et enfants par exemple), et celui du pouvoir de l'État beaucoup trop réduit pour rendre compte de l'ensemble des questionnements de la science politique sur les institutions qui participent au pouvoir politique (syndicats, partis, mouvements sociaux, opinion etc.). Le pouvoir politique désigne donc des relations de domination qui concernent la société dans son ensemble et qui reposent sur une conception de l'intérêt collectif. Ce pouvoir s'exerce dans le cadre d'un territoire, sur une population donnée, et à travers une forme de gouvernement. La manière dont ce gouvernement est désigné, la manière dont il exerce son pouvoir, permettent de comprendre les règles du jeu politique. Le politiste étudie donc par exemple dans les régimes démocratiques le rôle des partis politiques dans le processus des élections, les caractéristiques de chaque type d'élection et de leur mode de scrutin.

Quel peut-être le regard du politiste sur le sujet l'épuisement des ressources naturelles ? Par exemple, la question de la prise en compte des enjeux environnementaux pour les élections est un regard particulier à la science politique. Il existe bien d'autres questions, mais celle-ci a joué un rôle important lors les élections européennes en mai 2019. Parmi les votants du 26 mai 2019 (où le taux de participation a été de 51% contre 44, 2% en 2014 et 41,3% en 2009) 56% ont déclaré que la protection de l'environnement a joué un rôle déterminant dans leur choix¹.

1 En Mai 2019 la liste arrivée en première position a été la liste « prenez le pouvoir » soutenue par Marine Le Pen avec 23,34% des voix (23 sièges), suivie de la liste « Renaissance » soutenue par la République en marche, le MODEM et autres partenaires avec 22,42% des voix (23 sièges), la liste Europe Écologie est arrivée en troisième place avec 13,48% des voix (13 sièges).

Tableau 1

Question : Chacun des éléments suivants a-t-il joué ou va-t-il jouer un rôle déterminant, important mais pas déterminant ou secondaire dans votre vote à ces élections européennes ?
Proportion pour qui l'élément a joué un rôle « déterminant » dans leur choix...

Base : aux votants.	Comparatif Euro-Rolling 3 mai 2019 ⁵ (%)	Ensemble des votants 26 mai 2019 (%)
• La lutte contre le terrorisme	73	66
• La santé	65	61
• La lutte contre l'immigration clandestine	60	58
• La place de la France dans l'Union européenne	49	58
• L'éducation	56	57
• La lutte contre le chômage	65	56
• La protection de l'environnement	58	56
• Le relèvement des salaires et du pouvoir d'achat	64	54
• La maîtrise du niveau des impôts	57	52
• La lutte contre la délinquance	60	51
• La construction européenne	41	51
• La sauvegarde des services publics	50	46
• Les frontières et l'élargissement de l'Europe.....	41	46
• La réduction de la dette publique	45	43
• La lutte contre les replis communautaristes et identitaires		41
• La politique étrangère.....	38	41
• La lutte contre le racisme et les discriminations.....		40
• La lutte contre la haine envers les lesbiennes, les gays, les bisexuels et les transgenres.....		27

Sondage en continu Ifop-Fiducial pour Paris Match, CNEWS et Sud Radio réalisé par questionnaire auto-administré en ligne du 30 avril au 3 mai 2019 auprès d'un échantillon de 1 397 personnes inscrites sur les listes électorales, extrait d'un échantillon de 1 502 personnes, représentatif de la population résidant en France métropolitaine âgée de 18 ans et plus.

Source : Ifop-Fiducial, « Européennes 2019 : profil des électeurs et clefs du scrutin », 27 mai 2019
https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2019/05/116339-Rapport-JDV-COMPLET-d%C3%A9tail%2019_05.27.pdf

Lors du décomptage des voix, le parti d'Europe Écologie Les Verts (EELV) a obtenu 13,5% des voix (contre 16,28% aux dernières élections européennes), la liste Urgence écologique 1,82% des voix, et le Parti animaliste 2,17% des voix, soit un total de 17,46% pour les « écologistes ». La spécificité du mode de scrutin proportionnel² dans les élections européennes est une des raisons pour lesquelles les électeurs votent plus volontiers écologistes aux européennes que pour les autres élections. Cette question sera abordée lors du chapitre de science politique. Existe-t-il un lien entre la montée des préoccupations environnementales et la montée du vote vert ? Pour Daniel Boy, la conversion des convictions en vote ne va pas de soi et n'est pas mécanique. Par exemple, la liste du Parti Socialiste qui se nomme désormais « PS social écologie » et qui s'intitulait « Envie d'Europe écologique et sociale » n'a obtenu que 6,9% des voix (en baisse par rapport aux précédentes élections européennes).

Au lendemain de cette élection, nous n'avons pas de preuve effective que les bons résultats des Verts s'expliquent principalement par une mobilisation en réponse aux messages de la communauté scientifique. Mais certains éléments vont cependant dans ce sens. Ainsi, il semble clair qu'une fraction des classes d'âge les plus jeunes (18-24ans), plus présente dans les mobilisations de terrain, a aussi contribué, davantage que dans les élections antérieures aux bons résultats des Verts.

Selon l'IFOP, 23 % des jeunes de 18-24 ans auraient choisi le vote en faveur de l'écologie contre 15 % pour LREM, et 14 % pour le RN. Il ne faut pas déduire de ces chiffres une conversion massive de la jeunesse en faveur de l'écologie : vraisemblablement, les jeunes en question appartiennent plus souvent à des milieux aisés, sont plus souvent étudiants ou lycéens, et moins souvent membres des catégories populaires, comme du reste l'ensemble de l'électorat écologiste. Ce résultat, cependant, diffère de ce que l'on observait auparavant. (Boy, 2019)

Expliquer le rôle des préoccupations écologistes, quant à l'épuisement des ressources naturelles et à l'environnement en général, dans la conquête du pouvoir politique est donc un travail de politiste. En effet, les valeurs autour de la défense de l'environnement et de l'écologie font partie des éléments de campagne électorale pour les partis politiques qui cherchent à exercer le pouvoir. La manière de conquérir le pouvoir politique est donc une des questions du politiste. Dans une démocratie représentative, les citoyens élisent des gouvernants selon des règles, différentes en fonction des pays, du type d'élection. L'exercice du pouvoir politique est dans ce cas le fait des élus. Par ailleurs, les individus participent à la vie politique autrement que par le vote et selon diverses modalités. Par exemple, en octobre 2019 en France le gouvernement a mis en place une convention citoyenne pour le climat avec 150 citoyens représentatifs de la population dans le but de proposer des mesures pour limiter les émissions de gaz à

2 Le mode de scrutin proportionnel est une manière juridique d'organiser les élections dans laquelle le nombre de sièges est attribué à chaque liste en fonction du pourcentage de voix qui a été recueilli.

effet de serre. Il s'agit ici d'une participation dans un cadre coopératif. Dans un cadre plus contestataire, les marches pour le climat ou la pétition « l'affaire du siècle » sont une autre manière de participer à la vie démocratique pour les citoyens, en interpellant ou en faisant pression sur les gouvernants pour mettre des questions particulières à l'agenda politique. La science politique interroge donc les rapports de pouvoir qui engagent toute la société.

Nous avons utilisé pour chaque partie précédente des données statistiques qui sont le résultat du travail des économistes sociologues et politistes. Elles font partie de la boîte à outil du chercheur en sciences sociales, notamment pour valider les propositions d'explication théoriques faites. Ces données sont des constructions statistiques, parfois complexes, qui peuvent être soumises à la critique, car leur mode de collecte et les méthodes utilisées sont transparentes. C'est un gage de scientificité. Ces données peuvent aussi être utilisées pour découvrir des relations entre plusieurs variables, non visibles à première vue, ou qui n'ont pas été envisagées au départ par le chercheur. Par ailleurs, les statistiques ne sont qu'un outil parmi d'autres.

IV. Comprendre que ces disciplines réalisent des enquêtes et utilisent des données et des modèles (représentations simplifiées de la réalité).

Les chercheurs en sciences sociales sont des observateurs scientifiques de la société, mais pour écarter toute prénotion ou jugement de valeur, ils doivent essayer d'objectiver le réel, c'est-à-dire rompre avec ce que l'on croit savoir à première vue. Pour cela, ils vont utiliser différents instruments. La boîte à outils des économistes, des sociologues et des politistes en contient un certain nombre : le recueil des données statistiques (comme vu dans les exemples précédents), les enquêtes et les modèles.

Réaliser une enquête, c'est collecter des données à partir d'une question de recherche. En effet, il faut interroger le réel car il ne délivre pas directement de connaissances. Par exemple, c'est parce qu'on se pose la question de l'existence possible d'un réchauffement climatique que l'on va mesurer régulièrement et partout dans le monde les températures sur une longue période pour établir des données scientifiques.

Il existe deux grands types d'enquêtes : les enquêtes qualitatives et les enquêtes quantitatives. Les enquêtes utilisant des méthodes quantitatives reposent sur des données statistiques : il s'agit de compter des faits. Quand les populations sont trop grandes (il faudrait faire un recensement complet), le chercheur construit des échantillons avec des règles statistiques précises pour qu'il soit représentatif. Les méthodes qualitatives regroupent notamment les entretiens, les enquêtes de terrain avec observation directe : il s'agit souvent de s'intéresser à un groupe social plus restreint.

Un deuxième outil très important dans la besace des économistes, des sociologues et des politistes est le modèle. Un modèle est une représentation simplifiée de la réalité qui permet d'expliquer un problème posé. Mais simplifié ne veut pas dire simpliste. Il s'agit de mettre en avant les faits saillants dans le réel, de choisir et de retenir certains éléments du réel, pour mettre en avant un certain nombre de faits que la réalité, qui est forcément complexe, empêche de voir. Un modèle n'est donc jamais la réalité. Un modèle n'est pas plus un idéal à atteindre ou à imiter.

Par exemple les cartes de géographie sont un bon exemple de modélisation. Il s'agit de comprendre des phénomènes, en enlevant tout ce qui n'est pas utile au raisonnement. Une carte topographique permettra de montrer les reliefs mais sera peu utile pour comprendre les sous-sol (carte géologique) ou les liaisons routières (carte routière) etc. Le manque de réalisme d'un modèle n'est donc pas forcément un problème, c'est même une de ses qualités car il permet de sélectionner dans le réel seulement ce que l'on souhaite montrer. La carte n'est pas le territoire. Un modèle fonctionne avec des hypothèses, c'est-à-dire des conjectures ou filtres de la réalité. Par exemple pour une carte routière, je fais l'hypothèse qu'il n'y a pas de relief. Cela n'est bien évidemment pas réaliste, mais permet de mieux lire les axes de communication existants. Le choix des hypothèses est important car ce sont elles qui vont permettre d'identifier ce qui est à négliger dans le réel et au contraire ce qu'il faut conserver. Le manque de réalisme des hypothèses peut cependant poser un problème important si l'hypothèse est centrale (ou critique) dans le modèle. Par exemple, faire l'hypothèse que toutes les routes sont de même nature (pas de différence entre une départementale et une autoroute) va amoindrir grandement le pouvoir explicatif d'une carte routière. On désigne aussi parfois par le terme d'hypothèse, les questions de recherche du modèle. Dans ce cadre-là, ce sont des propositions qui vont être testées grâce au modèle et à sa confrontation aux faits. Par exemple, les reliefs relevés sur la carte permettent-ils de comprendre le sens des cours d'eau est une question qui peut être vérifiée.

Complément pour le professeur

En science économique, l'approche hypothético déductive consiste à poser une question de recherche, des hypothèses de simplification du réel, puis d'établir un modèle et de le confronter aux données recueillies. Celles-ci peuvent invalider ou valider temporairement le modèle.

La transparence des hypothèses, et donc la simplification du réel choisie, permet de rendre les modèles critiquables par tous. Aujourd'hui en science économique, il existe de nombreux modèles faisant des liens statistiques entre plusieurs variables. Ils utilisent donc largement les mathématiques, qui permettent de tester le sens et la solidité des liens entre les variables. Enfin, il n'existe pas un seul modèle, mais une diversité de modèles qui varient en fonction des contextes.

L'utilisation de modèles n'est pas spécifique à la science économique. En sociologie et en science politique, on utilise aussi des modèles, mais ils sont beaucoup moins mathématisés qu'en science économique. Certains de ces modèles sont appelés « idéal type » (à la suite du sociologue allemand Max Weber). Par exemple Max Weber pense que le développement du capitalisme est favorisé par un état d'esprit (l'esprit du capitalisme) dont il définit l'idéal type : état d'esprit qui consiste à utiliser des ressources (le temps, le capital, le travail) de la façon la plus efficace possible dans un but de rentabilité et d'accumulation.

Complément pour le professeur

Par exemple, pour comprendre la pauvreté, Serge Paugam a établi en 2005, des idéaux types en fonction du niveau de développement économique, des formes du lien social et du système de protection sociale. Ainsi, la pauvreté disqualifiante est le modèle rendant compte de l'exclusion sociale dans des pays développés avec un fort taux de chômage, alors que le modèle de pauvreté marginale est représentatif des personnes situées à la périphérie du monde moderne, à la marge. La pauvreté intégrée est celle de zones peu développées, et elle concerne un groupe social étendu, peu stigmatisé. Ces trois formes élémentaires de pauvreté peuvent se rencontrer dans un même pays, et ils permettent de rendre compte, dans une approche comparatiste, de la relation d'interdépendance entre les pauvres et le reste de la société.

En science politique, de nombreux modèles ont pour objectif d'expliquer le choix du bulletin de vote des électeurs. Certains modèles expliquent ce choix par la stratégie des votants : on vote pour les candidats qui défendent le mieux nos intérêts. Par exemple, un chef d'entreprise votera pour un parti défendant la diminution des impôts sur les bénéfices. D'autres modèles expliquent ce choix par la situation sociale du votant : on vote comme on est socialement. Par exemple un ouvrier votera pour un parti ouvrier qui est à l'image de sa catégorie sociale d'appartenance. D'autres encore expliquent ce choix par l'identification des électeurs à un camp politique : un enfant d'ouvrier devenu cadre votant toujours pour des partis ouvriers. Ces modèles ne s'opposent pas, mais se complètent, et permettent de mieux comprendre le choix des votants.

V. À partir d'exemples, comprendre la distinction entre causalité et corrélation et savoir mettre en évidence un lien de causalité

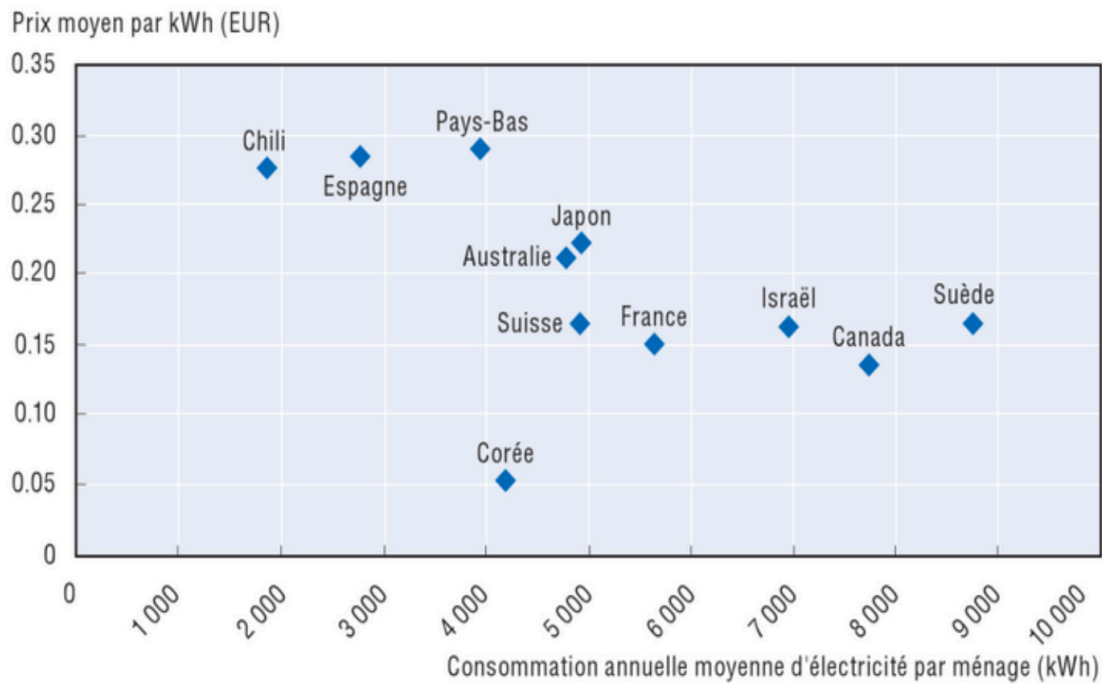
Dans le cadre de l'étude des comportements des individus ou des groupes par les économistes les sociologues et les politistes, les enquêtes et les modèles permettent d'établir (ou pas) des liens entre les variables retenues. On parle de corrélation lorsque des variables évoluent en même temps, c'est-à-dire des variations concomitantes de deux phénomènes. Par exemple, dans une étude publiée en 2011 et réalisée aux États-Unis, les auteurs, D. Almond et J. Doyle, se posent la question de savoir si pour un accouchement sans complication, il faudrait imposer une durée d'hospitalisation minimale de 2 jours afin de diminuer la mortalité des nouveaux nés. Lorsqu'on étudie directement le lien entre ces deux variables, on voit que le taux de morbidité des nouveaux nés augmente avec la longueur du séjour : la corrélation est positive. Cependant, il n'y a pas de lien de causalité. Il y a un lien de causalité lorsqu'une variable est explicative de l'évolution d'une autre variable. En fait, dans ce cas, il y a une troisième variable (variable cachée ou de confusion) qui permet de comprendre la corrélation : les enfants à risque restent plus longtemps hospitalisés, ce qui explique un taux de morbidité plus important lors d'un séjour plus long.

Cependant, le fait que deux phénomènes soient corrélés n'implique pas forcément qu'il y ait un lien de causalité.

Pour n'illustrer que cela par un exemple type de fausse causalité, prenons la statistique indiquant que 90% des êtres humains meurent dans leur lit. C'est une corrélation très élevée entre le décès et le lieu, une coïncidence statistique. Un (mauvais) économètre qui étudierait cette relation pourrait décider de dormir sur son canapé afin d'éviter de mourir. Pourtant, il n'y a évidemment pas de lien de cause à effet entre le fait de dormir dans son lit et la probabilité de décès. (Wasmer, 2017)

Dans les études vues précédemment sur les comportements des ménages face aux ressources naturelles, on peut mettre en évidence des corrélations qui sont aussi des liens de causalité. Par exemple il existe une corrélation négative entre le prix moyen de l'électricité et la quantité consommée en kWh (à l'exception de la Corée). Cela peut s'expliquer causalement : quand le prix d'un produit augmente, son coût d'opportunité augmente, c'est-à-dire que je devrais renoncer à plus d'autres choses pour me le procurer, si les autres variables ne changent pas (par exemple mon revenu). Un individu peut donc décider de baisser sa consommation pour ce bien afin de garder ses possibilités de consommation pour les autres biens constantes. Donc, toutes choses égales par ailleurs (les autres variables ne changent pas) si le prix d'un produit augmente alors les quantités demandées vont baisser. La corrélation est donc ici aussi un lien de causalité. Ce lien appelé aussi « loi de la demande » sera développé dans le chapitre sur le marché

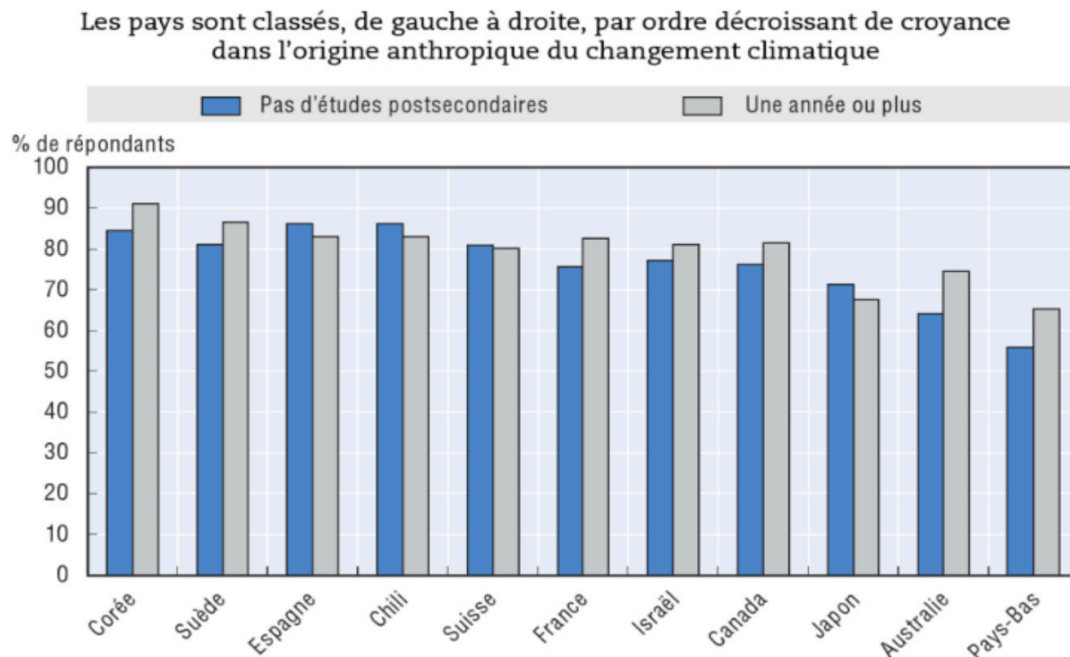
Graphique 8 : Relation entre le prix moyen de l'électricité et la consommation d'électricité



Source : Bengt Kristöm, « Comportement des ménages et consommation d'énergie », in *Vers des comportements plus environnementaux. Vue d'ensemble de l'enquête 2011*, OCDE, 2014.

Il y a aussi dans les études vues précédemment des corrélations qui ne sont pas des causalités. Par exemple, on pourrait faire l'hypothèse d'un lien entre le niveau de études des individus et le fait qu'ils pensent que le réchauffement climatique est dû à des activités humaines. En effet, un meilleur niveau d'instruction devrait aller avec une meilleure connaissance des causes des problèmes climatiques. En fait c'est l'inverse qui se produit pour des pays comme l'Espagne, le Chili, le Japon et dans une moindre mesure la Suisse. La corrélation entre études post secondaires, et meilleure connaissance des causes du réchauffement climatique, n'est pas démontrée.

Graphique 9 : Répondants qui pensent que les activités humaines contribuent au changement climatique, par niveau d'études post secondaires



Source : OCDE, *Vers des comportements plus environnementaux : Vue d'ensemble de l'enquête 2011, 2014*

Les sciences sociales sont donc des sciences qui utilisent aujourd'hui un grand nombre d'outils pour pouvoir mieux appréhender et connaître le monde qui nous entoure. Leurs regards sont spécifiques et leurs résultats sont scientifiques même s'ils sont contextuels. Vous allez découvrir cette année les bases des sciences sociales et certains de leurs résultats ou découvertes pourraient vous surprendre !

Complément pour le professeur

Les sciences sociales peuvent-elles recourir aux expériences ?

Le Prix de la Banque de Suède, délivré en la mémoire d'Alfred Nobel, pour l'économie en 2019, a été attribué à trois économistes, dont la française Esther Duflo, qui est à l'origine de la méthode expérimentale en économie. Cette méthode reste très minoritaire dans la pratique globale des économistes, mais elle permet de découvrir un autre outil.

Dans l'entretien ci-dessous, Esther Duflo explique comment son laboratoire travaille. Elle s'inspire des sciences expérimentales, en utilisant des endroits tests (comme une éprouvette test) où il ne se passe rien, et des endroits comparables où différentes actions sont menées (en faisant varier qu'un seul élément à la fois). Elle a montré par exemple, que la formation des enseignants dans les pays en développement est plus efficace que la réduction du nombre

d'élèves pour augmenter leurs performances.



La lauréate du prix Nobel d'économie 2019, Esther Duflo, à Paris, le 16 décembre 2019. JEAN-LUC BERTINI POUR LE MONDE

Extraits de l'entretien accordé au journal Le Monde :

« De quelle façon votre travail renouvelle-t-il la façon de faire de l'économie du développement ? »

ED : Je travaille sur la vie économique des plus pauvres dans le monde. Notre démarche au sein du Laboratoire d'action contre la pauvreté (Abdul Latif Jameel Poverty Action Lab, J-PAL) a consisté à cesser de se poser de grandes questions pas très définies, comme « quel type de croissance faut-il promouvoir dans les pays en développement ? » ou « quelles sont les “bonnes” politiques de développement ? » ou « quelles sont les causes de la pauvreté ? », pour aller vers des questions beaucoup plus précises avec, du coup, la possibilité d'y apporter des réponses plus précises et donc plus utiles. Il s'agit d'une rupture méthodologique par rapport à ce qui se pratique communément dans ce domaine. (...)

Certaines idées reçues continuent de façonner les politiques de lutte contre la pauvreté, quelle est la plus dommageable selon vous ?

ED : L'une des plus répandues est qu'aider les gens les rendrait paresseux et les encouragerait à profiter du système. Tous les dispositifs d'aide aux plus pauvres, que ce soit dans les pays riches ou dans les pays en développement, sont construits sur cette croyance et possèdent de ce fait une dimension punitive. Or nos expériences montrent que c'est le contraire qui est vrai : plus on aide les gens, plus ils sont capables de repartir d'eux-mêmes, plus ils sont aptes à sortir de la trappe à pauvreté dans laquelle ils étaient enfermés.

Une autre expérience, au Ghana, proposait à deux groupes de travailler à la fabrication de

pièces textiles, mais seul un des deux groupes recevait en plus une aide financière. Ce sont eux qui se sont avérés plus productifs et plus efficaces, car le pécule les mettait à l'abri des autres préoccupations que devait affronter le groupe témoin : se soigner, payer l'éducation des enfants, etc. (...)

Lorsqu'on ne peut pas mener d'expériences, construire et adapter les modèles économiques devient la principale activité des économistes. Nous avons créé un outil qui permet de tester toutes les hypothèses, de formuler de nouveaux modèles à partir des résultats de l'expérience. Nous ne nous contentons pas de mener des micro-expériences dont les résultats ne seraient valables que dans le temps et le lieu où elles se sont déroulées : ils sont généralisables. En pratique, si on trouvait des résultats différents à chaque expérience, je comprendrais la critique. Mais ce n'est pas le cas ! Nos expériences de lutte contre l'ultrapauvreté montrent toutes que cette aide est efficace ; de même toutes nos expériences sur le microcrédit montrent que ça ne marche pas... Cela ne veut pas dire que le microcrédit ne marchera pas un jour, quelque part, mais pour l'instant nos expériences ne le montrent pas. »

Source : Le Monde, 3 janvier 2020

https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/01/03/esther-duflo-ou-l-ambition-de-faire-quelque-chose-d-utile_6024721_3232.html

Compléments pour le professeur en science économique Qu'est-ce que la science économique ?

« La science économique étudie comment les individus, les entreprises, les pouvoirs publics et d'autres organisations sociales font des choix et comment ces choix déterminent la façon dont sont utilisées les ressources de la société.

Pourquoi les Américains ont-ils acheté des automobiles de plus petite taille et à faible consommation dans les années 1970 et des véhicules SUV et 4x4 pendant les années 1990 ? Comment se détermine le nombre de personnes travaillant dans le domaine de la santé ou dans le secteur informatique ? Pourquoi l'écart de revenu entre les riches et les pauvres a-t-il augmenté au cours des années 1980 ? Pour comprendre comment les individus font des choix et les conséquences de ces choix sur les ressources de la société, on examinera cinq concepts dont le rôle est central en économie : les arbitrages (trade-offs), les incitations, l'échange, l'information et la distribution.

1 Tout choix implique des **arbitrages** - dépenser plus pour une chose implique d'avoir moins à dépenser pour une autre. Consacrer plus de temps à étudier l'économie laisse moins de temps pour étudier la physique.

2 Lorsqu'ils font des choix, les individus répondent à des incitations. Si le prix des lecteurs MP3 Sony baisse par rapport à celui des iPod, on est plus incité à acheter un lecteur Sony. Si les salaires des ingénieurs augmentent par rapport au salaire moyen des titulaires d'un master de gestion, les étudiants seront plus incités à faire des études d'ingénieur que des études

de gestion.

3 Quand on fait des **échanges** avec une autre personne, l'éventail des choix possibles pour chacune d'elles s'élargit.

4 Pour effectuer des choix judicieux, il est nécessaire de disposer **d'information** et de bien s'en servir.

5 Enfin, les choix que nous faisons - concernant par exemple la durée des études, la profession à exercer ou les biens et services à acheter - déterminent la distribution de la richesse et du revenu dans la société.

Les cinq concepts précédents (arbitrages, incitations, échange, information et distribution) permettent de définir les principales idées-forces de l'analyse économique. Ils servent également de guide pour raisonner en économiste sur les grands problèmes et les grands thèmes. Apprendre à « raisonner en économiste » signifie apprendre à mettre en lumière les arbitrages et les incitations auxquels on est confronté, apprendre à apprécier les conséquences des échanges, le rôle de l'information et les effets sur la distribution des différents choix opérés. (...)

Chacun d'entre nous doit en permanence effectuer des choix-les étudiants peuvent travailler à la bibliothèque ou dans leur chambre, manger de la pizza ou des sushis, poursuivre leurs études ou travailler à plein temps.

Les sociétés doivent elles aussi faire des choix-conserver des espaces verts plutôt que d'autoriser la construction de logements, produire des ordinateurs et importer des téléviseurs plutôt que l'inverse, baisser les impôts plutôt qu'augmenter les dépenses publiques. (...) La rareté oblige à faire des arbitrages.

La rareté occupe une place centrale en économie ; c'est parce que les ressources sont rares que les choix ont de l'importance. Chacun d'entre nous est obligé de faire des choix en raison du montant limité de son revenu. On ne peut pas s'offrir tout ce que l'on souhaite. (...)

Cette idée se résume comme suit : il n'existe pas de repas gratuit (« there is no free lunch»). Avoir plus d'une chose implique de renoncer à une autre. Du fait de la rareté, les arbitrages sont des réalités permanentes de la vie.

C'est une chose de dire que nous sommes tous confrontés à des arbitrages quand nous devons faire des choix. C'en est une autre de comprendre comment les individus et les entreprises effectuent ces choix et comment ces choix peuvent changer selon les circonstances économiques. Les entreprises vont-elles par exemple décider d'accroître ou de réduire le montant de leur main-d'œuvre quand de nouvelles technologies apparaissent ? Les individus vont-ils acheter de nouveaux types d'automobiles quand le prix de l'essence augmente ?

Toute personne confrontée à un choix évalue les avantages et les inconvénients des différentes options envisageables. »

Source : J.E. Stiglitz, J.D. Lafay, C.E. Walsh, *Principes d'économie moderne*, de boeck, 2014 pp3-19.

La méthode scientifique : observation, théorie et encore de l'observation

« Isaac Newton, le célèbre scientifique et mathématicien anglais du dix-septième siècle a prétendument été intrigué un jour où il a vu tomber une pomme d'un arbre. Cette observation a poussé Newton à développer une théorie de la gravité qui s'applique non seulement à une pomme qui tombe sur la terre mais aussi à la plupart des éléments de l'univers. Des tests subséquents de la théorie de Newton ont montré qu'elle fonctionnait bien dans de nombreuses circonstances (bien que, Einstein le montrera plus tard, elle ne s'appliquât pas dans toutes les circonstances). Parce que la théorie de Newton a réussi à expliquer l'observation, elle est encore enseignée aujourd'hui dans les écoles partout dans le monde.

Ces allers-retours entre la théorie et l'observation sont aussi le propre de l'analyse économique. Il se pourrait qu'un économiste résidant dans un pays qui connaît des augmentations rapides de prix soit poussé par cette observation à développer une théorie de l'inflation. Cette théorie pourrait suggérer que l'inflation augmente lorsque la banque centrale imprime trop de monnaie. Afin de tester la validité de cette théorie, l'économiste pourrait collecter et analyser des données relatives aux prix et la monnaie dans différents pays. Si la croissance dans la quantité de monnaie n'était pas du tout reliée au taux auquel les prix augmentent, l'économiste commencerait à douter de la pertinence de sa théorie sur l'inflation. Si la croissance de la monnaie et le taux d'inflation étaient fortement corrélés dans les données internationales, comme ils le sont en réalité, l'économiste deviendrait plus confiant dans sa théorie.

Bien que les économistes utilisent théorie et observation comme n'importe quels autres scientifiques, ils rencontrent inévitablement un obstacle qui rend leur tâche particulièrement difficile mais motivante : les expériences sont souvent difficiles à réaliser en économie. Les physiciens qui étudient la gravité peuvent jeter à terre beaucoup d'objets dans leurs laboratoires pour obtenir des données qui leur serviront à tester leurs théories. En revanche, des économistes qui étudient l'inflation ne sont pas autorisés à manipuler la politique monétaire d'une nation simplement pour obtenir des données utiles. Les économistes, comme les astronomes et les biologistes évolutionnistes, doivent « faire avec » les données que le monde viendrait à leur fournir.

Afin de trouver un substitut aux expériences de laboratoire, les économistes portent une grande attention aux expériences offertes par l'Histoire. Lorsqu'une guerre au Moyen-Orient tarit le flux de pétrole brut, par exemple, les prix montent en flèche partout dans le monde. Pour les consommateurs de pétrole et de produits pétroliers, un tel événement pousse à la baisse les niveaux de vie. Pour les décideurs politiques, il induit un choix difficile portant sur la façon de réagir au mieux. Mais pour les scientifiques de l'économie, il offre une opportunité d'étudier les effets d'une ressource naturelle clé sur les économies du monde et cette opportunité persiste longtemps après que l'augmentation des prix due aux temps de guerre se soit arrêtée. »

Source : Gregory N. Mankiw, Mark P. Taylor, *Principes de l'économie*, De Boeck, 2013.

La formulation théorique

« Revenons à la substantifique moelle. Une grande partie de la difficulté de l'exercice réside dans son extraction ; pour des raisons de faisabilité, on ne peut pas tout prendre en considération. Il faut donc trier entre ce qui est important et ce qui n'est qu'anecdotique et dont l'omission n'a que peu de chances de changer l'analyse. L'expérience du chercheur et les discussions avec les praticiens s'avèrent très utiles à ce stade, même si in fine un retour sur les hypothèses de base une fois le problème mieux compris et une vérification empirique si possible s'imposent. Le modèle sera donc au mieux une métaphore, au pire une caricature de la réalité.

La construction par l'économiste d'un modèle, que ce soit de l'organisation interne de l'entreprise, de la concurrence sur les marchés ou des mécanismes macroéconomiques requiert une description des objectifs des décideurs ainsi que des hypothèses sur leurs comportements. Par exemple, on peut supposer en première approximation que les entreprises capitalistes souhaitent optimiser leur profit afin de satisfaire leurs actionnaires ; il s'agit bien entendu d'un profit intertemporel actualisé³, car il est souvent de l'intérêt de l'entreprise durable de sacrifier des gains de court terme - par exemple en respectant la confiance de ses employés, fournisseurs ou clients, ou en dépensant en équipements ou en maintenance - pour engranger des profits dans le long terme. Si besoin est, on affine cette hypothèse simpliste de maximisation du profit en utilisant l'énorme corpus de savoir sur la gouvernance d'entreprise et sur les incitations des dirigeants et des conseils d'administration pour comprendre et incorporer des comportements qui se démarquent de ce cadre d'analyse central de maximisation du profit, par exemple l'accent qui pourrait être mis par ses dirigeants sur le profit de court terme au détriment du long terme.

En ce qui concerne les comportements, l'hypothèse de première approximation est que les décideurs se comportent de façon rationnelle, c'est-à-dire agissent au mieux de leurs intérêts étant donné l'information limitée dont ils disposent et les objectifs que le chercheur leur a assignés comme étant une description décente de leurs aspirations réelles. De nouveau, on peut affiner cette analyse de base grâce aux recherches récentes qui étudient des comportements de rationalité limitée. Enfin, il faut modéliser la façon dont plusieurs acteurs, par exemple des concurrents sur un marché, interagissent. C'est là que la théorie des jeux (j'y reviendrai) intervient. »

Source : Jean Tirole, *Économie du bien commun* PUF 2016.

3 L'actualisation consiste à résumer en un seul chiffre des flux financiers a priori non directement comparables, car ils se produisent à des dates différentes. Pour ce faire, on utilise le taux d'intérêt i car il reflète le compromis émergeant sur le marché de l'épargne entre 1 € aujourd'hui et $(1 + i)$ € dans un an (pour simplifier, car peuvent entrer en jeu d'autres facteurs tels que le risque ou l'actualisation des bénéfices lointains).

Les modèles économiques

« Les professeurs de biologie des classes secondaires enseignent souvent l'anatomie de base en utilisant des répliques en plastique du corps humain. Ces modèles possèdent tous les organes essentiels - le cœur, le foie, les reins, etc. Les modèles permettent aux professeurs de montrer simplement à leurs étudiants comment les parties principales du corps s'accordent entre elles. Bien sûr, ces modèles en plastique ne sont pas des vrais corps et personne ne prendrait le modèle pour une personne réelle. Ces modèles sont stylisés et omettent de nombreux détails. Cependant, en dépit de ce manque de réalisme - et d'ailleurs du fait de ce manque de réalisme - l'étude de ces modèles est utile à la compréhension du fonctionnement du corps humain.

Les économistes utilisent aussi des modèles pour comprendre comment le monde fonctionne, mais au lieu de plastique, ils sont faits le plus souvent de diagrammes et d'équations. Tout comme les modèles en plastique du professeur de biologie qui n'incluent pas tous les muscles ni tous les capillaires, le modèle de l'économiste n'inclut pas tous les éléments de l'économie. Comme dans ce livre nous utilisons des modèles pour examiner les différents problèmes économiques, vous verrez que tous les modèles sont construits avec des hypothèses. Tel un physicien qui commence l'analyse de la chute d'un boulet de canon en rejetant l'hypothèse de l'existence de frictions, les économistes rejettent par hypothèse de nombreux détails qui ne sont pas pertinents pour l'étude de la question traitée. Tous les modèles, en physique, en biologie ou en économie, simplifient la réalité afin d'améliorer notre compréhension.

Une autre analogie utile à la réflexion sur le rôle des hypothèses dans les modèles économiques renvoie aux cartes géographiques. Les cartes sont des représentations du monde à petite échelle, mais chaque carte laisse de côté certains éléments du monde réel. Imaginez une carte qui essaie de décrire de manière très détaillée tous les traits de la région qu'elle est supposée représenter : aux côtés des éléments habituels comme les routes et les parcs, elle devrait par exemple tout représenter des bâtiments, les pièces dans les immeubles et les meubles dans chaque pièce, etc. Il y aurait tellement de détails que l'échelle serait nécessairement très grande et que la carte serait très difficile à lire. Bien sûr, vous pourriez être amené à dire qu'il est ridicule de mettre autant de détails sur une carte et vous auriez raison. Cependant, comment décidez-vous des détails à écarter et des détails à conserver ? La réponse dépend de ce que vous projetez de faire avec cette carte. (...)

La même chose s'applique pour les modèles économiques. Devenir un expert en modélisation économique nécessite de savoir décider quels traits du monde réel on cherche à appréhender dans le modèle et quels traits sont relégués au rang de détails non nécessaires. Cette décision dépend de manière cruciale de la finalité à laquelle est destiné le modèle. Dans notre premier modèle de l'économie, nous essaierons de comprendre en des termes très généraux comment l'économie fonctionne et nous n'essaierons donc pas d'expliquer dans le modèle comment, par exemple, les firmes décident du nombre précis de travailleurs à employer ou comment les ménages décident de la quantité de lait à acheter. »

Source : Gregory N. Mankiw, Mark P. Taylor, *Principes de l'économie*, De Boeck, 2013.

Des choix sous contrainte.

« Tout le monde souhaiterait avoir une belle maison, située dans un bel endroit (avec une aide-ménagère à domicile), deux ou trois voitures de luxe, et des vacances fréquentes dans des hôtels de charme. Mais même dans un pays riche [...], peu de familles peuvent s'offrir tout cela. Elles doivent donc faire des choix : aller à Disney World cette année ou s'acheter une voiture de meilleure qualité, se contenter d'un petit jardin ou accepter un trajet plus long pour aller au travail et vivre là où l'espace est moins cher.

Un revenu limité n'est pas la seule chose qui empêche les gens d'avoir tout ce qu'ils désirent. Le temps est également limité : il n'y a que 24 heures dans une journée. Et dans la mesure où notre temps est limité, choisir de consacrer du temps à une activité signifie également ne pas consacrer du temps à une autre activité : passer du temps à réviser pour un examen signifie renoncer à aller au cinéma. Beaucoup de personnes sont à ce point contraintes par le nombre d'heures dans une journée qu'elles sont prêtes à échanger de l'argent contre du temps. Par exemple, les épiceries de quartier pratiquent des prix plus élevés qu'un supermarché traditionnel. Mais elles rendent service aux clients pressés par le temps qui préfèrent payer davantage plutôt que de se déplacer jusqu'au supermarché.

Cela nous amène au premier principe des choix individuels : les individus doivent faire des choix parce que les ressources sont rares.

Une ressource est ce qui peut être utilisé pour produire autre chose. Une liste des ressources d'une économie est habituellement composée de la terre, du travail (le temps de travail proposé par les travailleurs), du capital (les machines, les bâtiments et les autres biens de production issus des activités humaines), et du capital humain (le niveau d'éducation et les qualifications des travailleurs). Une ressource est rare quand la quantité disponible n'est pas suffisante pour satisfaire tous les usages productifs. Il existe de nombreuses ressources rares, parmi lesquelles les ressources naturelles. [...] Et dans une économie mondiale en croissance [...], même l'air pur et l'eau salubre sont devenus des ressources rares. »

Source : Paul Krugman, Robin Wells, *Microéconomie*, De Boeck, 2019.

La démarche des économistes

« L'économie est une science sociale. Elle étudie le problème des choix dans une société d'un point de vue scientifique, c'est-à-dire à partir d'une exploration systématique qui passe aussi bien par la formulation de théories que par l'examen de données empiriques.

Une théorie est fondée sur une série d'hypothèses et de conclusions découlant de ces hypothèses. Les théories sont des exercices logiques : si les hypothèses sont correctes, alors les résultats se vérifient nécessairement. Si tous les étudiants diplômés ont plus de chances de trouver un emploi et si Hélène est diplômée, alors elle aura plus de chances de trouver un emploi qu'une personne non diplômée. Les économistes utilisent leurs théories pour faire des prévisions. Ils pourront par exemple avoir recours à une théorie pour prévoir les effets d'une hausse de l'impôt ou d'une limitation des importations de voitures étrangères. Les prévisions fournies par une théorie sont du type «si l'État augmente la fiscalité sur les biens et services et si le marché est concurrentiel, alors la production baissera et les prix augmenteront ».

Pour développer leurs théories, les économistes utilisent des modèles. Pour comprendre

comment ils procèdent, on prendra l'exemple d'un constructeur moderne d'automobiles qui s'efforce de mettre au point une nouvelle voiture. Il est très coûteux de construire un nouveau prototype. Plutôt que de construire des prototypes conformes à ce que propose chaque ingénieur ou chaque concepteur, l'entreprise a recours à des « modèles ». Les concepteurs pourront utiliser un modèle en plastique pour étudier la forme générale du véhicule et évaluer les réactions concernant son esthétique. Les ingénieurs pourront utiliser un modèle informatique pour étudier la résistance à l'air et, à partir de là, calculer la consommation d'essence de la voiture. De même que les ingénieurs construisent des modèles différents pour étudier les caractéristiques d'une voiture, de même les économistes construisent, à l'aide de mots ou d'équations, des modèles économiques décrivant les caractéristiques d'une économie. »

Source : J.E. Stiglitz, J.D. Lafay, C.E. Walsh, *Principes d'économie moderne*, de boeck, 2014 pp17-18.

Toute corrélation n'est pas une causalité

« La difficulté est qu'en économie, comme en histoire, en anthropologie ou dans n'importe quelle autre discipline, la réalité est faite d'un enchevêtrement de différents mécanismes. Il faut donc travailler afin de séparer les différents mécanismes (...). L'enchevêtrement de mécanismes produits des corrélations, c'est-à-dire des coïncidences statistiques. Or, vouloir inférer des causalités à partir de ces corrélations nécessite beaucoup de prudence. (...) Pour n'illustrer que cela par un exemple type de fausse causalité, prenons la statistique indiquant que 90% des êtres humains meurent dans leur lit. C'est une corrélation très élevée entre le décès et le lieu, une coïncidence statistique. Un (mauvais) économètre qui étudierait cette relation pourrait décider de dormir sur son canapé afin d'éviter de mourir. Pourtant, il n'y a évidemment pas de lien de cause à effet entre le fait de dormir dans son lit et la probabilité de décès. »

Source : E. Wasmer, *Principes de microéconomie*, Pearson, 2017.

L'importance des modèles en économie

« Ces mises en garde étant derrière nous, nous pouvons examiner ce qui rend les modèles scientifiques. Premièrement, comme je l'ai expliqué au chapitre précédent, les modèles clarifient la nature des hypothèses, révélant leur logique, ce dont ils dépendent et ne dépendent pas. C'est par excellence une question de perfectionnement de l'intuition, d'étude minutieuse - ce qui est important en soi. Mais, assez souvent, leur plus grande contribution consiste à nous ouvrir les yeux sur des possibilités défiant l'intuition et des conséquences inattendues. Deuxièmement, les modèles permettent une accumulation des connaissances en élargissant l'ensemble des explications plausibles pour une variété de phénomènes sociaux, ainsi que la compréhension que nous en avons. De cette façon, la science économique évolue telle une bibliothèque qui s'enrichit : par ajouts à sa collection. Troisièmement, les modèles impliquent une méthode empirique : ils suggèrent la manière dont des hypothèses et des explications spécifiques peuvent être appliquées, en principe tout au moins, à des circonstances réelles. Ils permettent de juger de la véracité ou de la fausseté d'arguments. Et même lorsque les faits ne sont pas assez convaincants pour que l'on puisse trancher, les modèles fournissent une méthode afin de résoudre les désaccords. Enfin, les modèles permettent de générer des

connaissances sur la base de normes professionnelles partagées par tous plutôt que sur celle de hiérarchies dominantes reposant sur le rang, les relations personnelles ou l'idéologie. La valeur du travail d'un économiste dépend, dans l'ensemble, de la qualité de ce travail, non de l'identité de l'individu. »

Source : Dani Rodrik, *Peut-on faire confiance aux économistes ?* De Boeck supérieur 2017 p48

L'impossible universalité des modèles en économie

« Un obstacle encore plus difficilement surmontable consiste en ce que nous ne pouvons attendre d'aucun modèle économique qu'il soit universellement valide. On peut débattre de l'existence ou non de nombreuses lois universelles, même en physique. Mais, comme je l'ai souligné à plusieurs reprises, la science économique est différente. En science économique, c'est le contexte qui fait tout. Ce qui est vrai d'une situation n'a pas nécessairement à l'être d'une autre. Certains marchés sont concurrentiels ; d'autres ne le sont pas. Certains exigent une analyse d'optimum de second rang ; d'autres peut-être pas. Certains systèmes politiques sont confrontés à des problèmes d'incohérence temporelle dans le domaine de la politique monétaire ; et d'autres pas. Et ainsi de suite. Il n'est pas surprenant de découvrir - comme en ce qui concerne, par exemple, la privatisation d'actifs publics ou la libéralisation de l'importation - que les réactions de différentes sociétés à des interventions politiques similaires varient souvent considérablement. Les économistes malins finissent par appliquer des modèles différents pour comprendre la logique de résultats divergents. Cette dépendance à plusieurs modèles ne reflète pas l'inadéquation de nos modèles, elle reflète la contingence de la vie sociale.

Les connaissances s'accumulent en science économique non pas verticalement, du fait de meilleurs modèles remplaçant de moins bons, mais horizontalement, du fait de modèles plus nouveaux expliquant des aspects de situations sociales qui n'étaient pas traités auparavant. Les modèles récents ne remplacent pas vraiment les plus anciens. Ils apportent une nouvelle dimension qui peut être plus pertinente dans certaines circonstances. »

Source : Dani Rodrik, *Peut-on faire confiance aux économistes ?* De Boeck supérieur 2017 p64-70

Modèles et méthodes empiriques

« La multiplicité de modèles fait la force de la science économique. Mais pour une discipline aux prétentions scientifiques, cette multiplicité peut aussi être considérée comme problématique. Quel genre de science dispose d'un modèle différent pour chaque chose ? Une collection de cas, pour utiliser l'analogie de Gilboa et ses coauteurs, peut-elle réellement constituer une science ?

Oui, pour autant que nous gardions à l'esprit que les modèles contiennent des informations sur les circonstances dans lesquelles ils sont pertinents et valides. Ils nous disent quand nous pouvons les utiliser et quand nous ne le pouvons pas. Pour prolonger l'analogie, les modèles économiques sont des cas qui s'accompagnent de manuels d'instructions clairs - des notes de cours sur la façon de les appliquer. C'est pourquoi ils sont transparents quant à leurs hy-

pothèses critiques et mécanismes comportementaux.

Cela signifie que, dans une situation spécifique, nous pouvons faire la distinction, au moins en principe, entre les modèles utiles et ceux qui ne le sont pas. Devrait-on appliquer le modèle concurrentiel ou le modèle du monopole au secteur, disons, des ordinateurs personnels ? La réponse dépend de la présence éventuelle de barrières significatives - comme de gros coûts irrécupérables ou des pratiques anticoncurrentielles - empêchant les concurrents potentiels d'entrer sur le marché. »

Source : Dani Rodrik, *Peut-on faire confiance aux économistes ?* De Boeck supérieur 2017 p64-70

Compléments pour le professeur Sociologie et science politique

A quoi sert la sociologie ?

« À quoi servent les médecins, les agriculteurs ou les sapeurs-pompiers ? Des réponses simples viennent immédiatement à l'esprit de tout un chacun : à soigner, à produire des moyens de subsistance, à sauver des vies. Mais les divers corps de métier composant la formation sociale sont inégalement justifiés d'exister et inégalement travaillés par la question de leur utilité sociale. « À quoi sert la sociologie ? » [...] étant donné qu'elle porte son attention sur sa propre société (à la différence d'une partie de l'anthropologie et des spécialistes d'autres sociétés ou d'autres aires civilisationnelles) et sur des faits contemporains (à la différence de l'histoire), étant donné qu'elle remplit souvent une fonction critique, et, enfin, que ses résultats sont lisibles par les « objets » même de ses recherches (à la différence d'une grande partie de l'histoire qui parle des morts ou d'une partie de l'anthropologie qui s'intéresse à des populations ne partageant ni la même langue, ni la même culture que l'anthropologue, mais aussi et surtout à la différence de toutes les sciences de la matière et de la vie qui n'ont pas pour objets des lecteurs potentiels), la sociologie est l'une des rares sciences qui est forcée, pour faire tomber les malentendus, de passer autant de temps à expliquer et justifier sa démarche qu'à livrer les résultats de ses analyses.

La situation (sociale, académique et cognitive) singulière de la sociologie est donc tout particulièrement inconfortable. Car non seulement il est épuisant d'avoir sans arrêt à répondre à la question « à quoi ça sert ? », mais le plus gênant réside dans le fait que la réponse « ça ne sert à rien » est souvent déjà dans l'esprit de celui qui pose une telle question. C'est pour cela que tout sociologue qui prétend faire œuvre scientifique et, par conséquent, défendre son indépendance d'esprit contre toute imposition extérieure à la logique de son métier, est amené un jour ou l'autre à défendre, discrètement ou rageusement, sa liberté à l'égard de toute espèce de demande sociale (politique, religieuse, économique, bureaucratique...). »

Source : Bernard Lahire, *A quoi sert la sociologie ?* La découverte, 2002.

Distanciation

« Quiconque s'intéresse à la sociologie doit donc se poser les questions suivantes : est-ce que, lors de l'élaboration ou de la critique des théories sociologiques, je n'essaie pas de confirmer, dans une certaine mesure, une conception préconçue touchant à l'organisation nécessaire

des sociétés humaines ? Jusqu'à quel point ne suis-je pas tenté, lors de l'étude théorique et empirique⁴ des problèmes sociaux, de confirmer ce qui correspond à mes vœux et à mes aspirations, et de détourner mon regard de ce qui leur est contraire ? Jusqu'à quel point ai-je pour objectif principal de découvrir les relations qui existent entre les différents phénomènes sociaux pris en particulier, d'expliquer ces processus et de comprendre comment les théories sociologiques peuvent contribuer à orienter, à expliquer et à résoudre, sur le plan pratique, les problèmes des sociétés ?

Cette introduction à la sociologie apporte ici une réponse claire. Il ne s'agit pas d'exiger ou d'attendre d'un sociologue qu'il exprime sa foi en un certain type d'évolution de la société. Il faut, bien au contraire, que les sociologues se libèrent de l'idée que la société qu'ils s'efforcent d'étudier correspond déjà ou correspondra nécessairement un jour à leurs croyances, à leurs aspirations sociales, à leurs exigences morales, ou à leur conception de ce qui est juste et humain. (...)

Nous ne postulons rien de semblable ici. Considéré sur une assez longue période, le cours des processus sociaux est aveugle, incontrôlable, tout comme l'est le déroulement d'un jeu. *La tâche de la recherche sociologique est précisément de rendre ces processus aveugles et incontrôlables plus accessibles à l'entendement humain.* »

Source : Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?* (1970) Ed. de l'Aube, 1991, (pp. 187-189)

Écarter les prénotions

« Il faut donc que le sociologue, soit au moment où il détermine l'objet de ses recherches, soit dans le cours de ses démonstrations, s'interdise résolument l'emploi de ces concepts qui se sont formés en dehors de la science et pour des besoins qui n'ont rien de scientifique. Il faut qu'il s'affranchisse de ces fausses évidences qui dominent l'esprit du vulgaire, qu'il secoue, une fois pour toutes, le joug de ces catégories empiriques qu'une longue accoutumance finit souvent par rendre tyranniques. Tout au moins, si, parfois, la nécessité l'oblige à y recourir, qu'il le fasse en ayant conscience de leur peu de valeur, afin de ne pas les appeler à jouer dans la doctrine un rôle dont elles ne sont pas dignes.

Ce qui rend cet affranchissement particulièrement difficile en sociologie, c'est que le sentiment se met souvent de la partie. Nous nous passionnons, en effet, pour nos croyances politiques et religieuses, pour nos pratiques morales bien autrement que pour les choses du monde physique ; par suite, ce caractère passionnel se communique à la manière dont nous concevons et dont nous nous expliquons les premières. Les idées que nous nous en faisons nous tiennent à cœur, tout comme leurs objets, et prennent ainsi une telle autorité qu'elles ne supportent pas la contradiction. Toute opinion qui les gêne est traitée en ennemie. Une proposition n'est-elle pas d'accord avec l'idée qu'on se fait du patriotisme, ou de la dignité individuelle, par exemple ? Elle est niée, quelles que soient les preuves sur lesquelles elle repose. On ne peut pas admettre qu'elle soit vraie ; on lui oppose une fin de non-recevoir, et la passion, pour se justifier, n'a pas de peine à suggérer des raisons qu'on trouve facilement décisives. Ces notions peuvent même avoir un tel prestige qu'elles ne tolèrent même pas l'ex-

4 Empirie : ensemble des données statistiques ou issues d'expériences

amen scientifique. Le seul fait de les soumettre, ainsi que les phénomènes qu'elles expriment, à une froide et sèche analyse révolte certains esprits. »

Source : Émile Durkheim (1894), *Les règles de la méthode sociologique*, (p.32)

La sociologie comme science sociale

« Quand on demande à des étudiants de licence pourquoi ils ont choisi la sociologie comme matière principale, on obtient souvent la réponse : « Parce que j'aime bien travailler avec les gens. » (...) La sociologie serait alors une variante moderne de la tradition typiquement américaine qui consiste à aider les gens à améliorer leur condition. (...) « Travailler avec les gens » peut vouloir dire les sortir des bidonvilles ou aider à les mettre en prison, leur vendre de la propagande ou les dépouiller de leur argent (...). La sociologie n'est pas une pratique sociale, c'est un effort pour comprendre la société. (...) [Il est d'autres images du sociologue] comme collecteur de statistiques sur le comportement humain, où il fait figure d'assistant de l'ordinateur. (...) Cette image sous-entend que tous ces efforts aboutissent à trois fois rien et ne font que formuler de manière pédante ce que tout le monde sait déjà. (...) En elles-mêmes, les données statistiques ne font pas la sociologie. Elles ne jouent ce rôle que quand elles sont interprétées sociologiquement, placés dans un cadre de référence théorique de nature sociologique. Décompter des caractéristiques et même établir des corrélations entre elles, ce n'est pas de la sociologie. (...)

Le sociologue cherche donc à comprendre en suivant une discipline scientifique : ce qu'il découvre et note sur les phénomènes sociaux qu'il étudie se situe dans un cadre de référence assez rigoureusement défini. Un des traits de ce cadre est que les opérations s'y déroulent selon certaines règles. Comme scientifique, le sociologue s'efforce d'être objectif, de contrôler ses préférences et ses préjugés personnels, de percevoir clairement plutôt que de juger normativement. Bien entendu, cette contrainte ne touche pas son existence entière, mais se limite à ce qu'il fait en tant que sociologue. Il ne prétend pas non plus que son cadre de référence soit le seul qui permette de considérer la société. D'ailleurs, très peu de savants, toutes disciplines confondues prétendraient aujourd'hui que le seul regard qui soit digne d'être porté sur le monde soit le regard scientifique. Le botaniste qui observe une jonquille n'a aucune raison de disputer au poète le droit de voir le même objet de manière très différente. Il existe des règles de toutes sortes. Il ne s'agit pas de nier la validité de ceux des autres mais d'être clair sur les règles de son propre jeu. Pour son jeu, donc, le sociologue pratique des règles scientifiques. Il doit ainsi avoir clairement à l'esprit ce que signifient ces règles, c'est-à-dire se préoccuper de méthodologie. (...) En tant que scientifique, le sociologue doit s'attacher au sens précis des mots qu'il emploie, et donc employer une terminologie précise : non pas qu'il lui faille inventer une nouvelle langue à lui, mais il ne peut utiliser naïvement le langage courant. (...) Les questions du sociologue sont presque toujours les mêmes : « Que font ces gens les uns avec les autres ? », « Quelles relations entretiennent-ils ? », « Comment des relations s'organisent-elles en institutions ? » »

Source : Peter Berger, *Invitation à la sociologie*, Repères, 2014

L'identification de la science politique au phénomène du pouvoir...

« L'approche assignant à la science politique le soin d'élucider au principal le phénomène du pouvoir présente, en effet, l'avantage d'éconduire la plupart des griefs adressés à l'approche statologique. Tout d'abord l'universalité des rapports de pouvoir paraît beaucoup plus avérée : à défaut de connaître l'État, toute société est traversée par des rapports de domination et d'influence liés à une répartition inégale des ressources politiques, économiques ou encore symboliques. L'État n'est au fond qu'une modalité parmi d'autres de l'exercice du pouvoir dans une société donnée. Elle permet surtout de rapatrier parmi les objets de la science politique toute une constellation d'institutions et de pratiques qui semblent placés à la périphérie voire à l'extérieur de l'État alors qu'ils contribuent puissamment à la politisation des problèmes sociaux et à la régulation du vivre-ensemble. Partis, syndicats, sociétés de pensée, opinions, mouvements sociaux sont à nouveau logés au cœur de l'investigation politiste. Enfin, elle fait signe vers une représentation plus réaliste, moins « substantialiste », de l'exercice du pouvoir qui n'est plus assigné à résidence dans un lieu unique mais dispersé à l'intérieur de la société à travers de multiples « rapports de force » mouvants et réversibles. »

Source : Jean Baudouin, *La science politique*, Cahiers français n°350, mai-juin 2009.

La domination politique

« Nombre de politistes « ont » revisité l'œuvre du sociologue allemand Max Weber et ont exploité les catégories centrales de sa sociologie politique. Même s'il (Max Weber) n'extrait pas explicitement les sociétés pré-étatiques de la sphère du Politique, il reste que pour lui celui-ci n'atteint sa plénitude qu'avec « l'émergence d'un groupement humain de nature institutionnelle dont la direction administrative revendique avec succès dans les limites d'un territoire donné le monopole de la coercition physique légitime ». À travers cette définition, assurément la plus célèbre de la discipline, se laissent apercevoir les ressorts primordiaux du Politique. Une autorité spécifique de plus en plus distincte des groupements sociaux primaires (familles, tribus, seigneuries). Une autorité exerçant sa juridiction à l'intérieur d'un territoire délimité. Une autorité disputant avec succès aux organisations concurrentes le monopole de la violence physique. Une autorité capable, enfin, d'obtenir l'obéissance des membres de la société, autrement dit de se rendre légitime auprès de ses ressortissants. (...)

D'une part, en nouant à l'intérieur d'un dispositif commun domination, légitimité et territorialité, la sociologie de Max Weber permet de singulariser la domination politique par rapport aux autres formes de domination sociale, de souligner notamment sa généralité. À la différence des autres pouvoirs présents dans la société, le pouvoir politique a vocation à s'assujettir l'ensemble de ses ressortissants et non plus seulement ceux d'une collectivité particulière. D'autre part, annonçant à cet égard la sociologie historique contemporaine, l'œuvre de Max Weber lie l'advenue et la concrétisation d'une domination spécifiquement politique à une succession de différenciations. Comment à l'origine l'État s'établit en se dissociant peu à peu des communautés immédiates (familles, villages, seigneuries) et en exerçant des fonctions permanentes. Comment à l'intérieur de l'État s'effectue une rationalisation et une spécialisation des tâches qui fait ainsi apparaître des activités politiques, militaires, économiques et culturelles, etc. Comment, à l'intérieur de la sphère politique, à la faveur du

parlementarisme moderne, un nouveau clivage s'impose entre les « amateurs » et les « professionnels », comment notamment l'activité politique est-elle même prise en charge par un personnel de plus en plus spécialisé. »

Source : Jean Baudouin, *La science politique*, Cahiers français n°350, mai-juin 2009.

L'étude du politique et de la politique

« (...) à la *différence de celui des acteurs engagés*, c'est un savoir désintéressé non directement lié à l'action - c'est un savoir sur la politique, et non pour la politique ; à la différence de celui des journalistes, il s'inscrit dans une durée relativement longue ; à l'inverse des intellectuels, il n'est pas prioritairement normatif puisqu'il vise à décrire et expliquer ce qui est, non à dire ce qui doit être. (...)

Distinguer entre « le » et « la » permet de mieux identifier les différents sens accolés au terme. Politique est en effet un mot androgyne. Par « la » politique, on désigne habituellement la vie politique dans ce qu'elle a de plus prosaïque : la compétition pour le pouvoir, le jeu des concurrences partisane, les élections. Pour le dire, à nouveau, dans les mots de Weber, c'est « l'ensemble des efforts que l'on fait en vue de participer au pouvoir ou influencer la répartition du pouvoir, soit entre les États, soit entre divers groupes au sein d'un même État.

« Le » politique, moins fréquent dans le langage courant, désigne une réalité plus abstraite, que l'on pourrait définir comme un espace de régulation des conflits dans les sociétés contemporaines. Selon Philippe Braud, « le politique renvoie à ce champ social dominé par des conflits d'intérêts régulés par un pouvoir lui-même monopolisateur de la coercition légitime ».

X. Crettiez, J. de Maillard, P. Hassenteufel, *Introduction à la science politique*, A. Colin 2018.

Trois caractéristiques premières de la constitution de la science politique

« La science politique est d'abord une science de l'État et, plus encore, du gouvernement, qui est sensible au poids des appareils étatiques et aux relations entre gouvernants et gouvernés plus qu'à la hiérarchie des normes.

La science politique entretient un rapport privilégié, mais complexe, avec la démocratie : elle est née d'une réflexion sur la démocratie moderne, mais cette réflexion l'a très vite conduite à mettre l'accent sur les défaillances de la démocratie, ou du moins sur les décalages entre la promesse sur laquelle se fondaient les régimes démocratiques et la réalité de leur fonctionnement.

La science politique, enfin, s'intéresse de manière privilégiée à l'explication des comportements politiques et aux cadres qui permettent de leur donner forme, comme le montre l'importance qu'auront très vite les études de sociologie électorale, ainsi que les diverses tentatives pour analyser la relation entre les régimes politiques, les systèmes de partis et les modes de scrutin.

Y a-t-il là une base suffisante pour la constitution d'une discipline à la fois autonome et capable de couvrir la totalité des études politiques ? La question va peu à peu se poser avec, d'un côté, la spécialisation croissante des disciplines juridiques et, de l'autre, le développement des

sciences sociales. »

Source : Philippe Raynaud, *La science politique*, Cahiers français n°350, mai-juin 2009.

Qu'est-ce que la politique ?

« Qu'entendons-nous par « politique » ? La grandeur des projets politiques de leaders charismatiques ou le jeu des manœuvres politiques des candidats à une course présidentielle ? Le mot « politique » recouvre une pluralité de sens que l'un des précurseurs de la science politique contemporaine, Max Weber (1864-1919), avait bien identifiée : « Le concept est extraordinairement vaste et embrasse toutes les espèces d'activité directive autonome ». On parle de la politique de devises d'une banque, de la politique de la Reichsbank [la Banque centrale allemande], de la politique d'un syndicat en cours d'une grève ; on peut également parler de la politique scolaire d'une commune urbaine ou rurale, de la politique d'un comité qui dirige une association, et finalement de la politique d'une femme habile qui cherche à gouverner son mari.

Distinguer entre « le » et « la » permet de mieux identifier les différents sens accolés au terme. Politique est en effet un mot androgyne. Par « la » politique, on désigne habituellement la vie politique dans ce qu'elle a de plus prosaïque : la compétition pour le pouvoir, le jeu des concurrences partisane, les élections. Pour le dire, à nouveau, dans les mots de Weber, c'est « l'ensemble des efforts que l'on fait en vue de participer au pouvoir ou influencer la répartition du pouvoir, soit entre les États, soit entre divers groupes au sein d'un même État.

« Le » *politique*, moins fréquent dans le langage courant, désigne une réalité plus abstraite, que l'on pourrait définir comme un espace de régulation des conflits dans les sociétés contemporaines. Selon Philippe Braud, « le politique renvoie à ce champ social dominé par des conflits d'intérêts régulés par un pouvoir lui-même monopolisateur de la coercition légitime ». Le philosophe Carl Schmitt avait dans l'entre-deux-guerres donné une expression paroxystique d'une telle conception du politique : « La distinction spécifique du politique, [...] c'est la discrimination de l'ami et de l'ennemi ». Autrement dit, politique oscille entre noblesse et petitesse, organisation du vivre ensemble et manœuvres obscures aux services d'ambitions individuelles. »

Source : X. Crettiez, J. de Maillard, P. Hassenteufel, *Introduction à la science politique*, A. Colin 2018.

Un discours à visée scientifique

« Beaucoup de commentaires et analyses tenus par des acteurs politiques, journalistes, intellectuels médiatiques se rapprochent de la science politique. Par exemple, militants et élus peuvent parfois décrypter avec beaucoup de subtilité les stratégies de leurs adversaires. Les journalistes, quant à eux, produisent un flux continu d'informations (de l'éditorial à l'article factuel) dans leur travail de commentaire de l'actualité, discours qui s'apparente aux analyses de science politique. De leur côté, les intellectuels interviennent ponctuellement au nom de valeurs générales pour dénoncer certaines dérives, rappeler certains fondamentaux, exprimer une indignation.

Mais le discours de la science politique se sépare de chacun d'eux (Braud, 2014) : à la différence de celui des acteurs engagés, c'est un savoir désintéressé non directement lié à l'action

- c'est un savoir sur la politique, et non pour la politique ; à la différence de celui des journalistes, il s'inscrit dans une durée relativement longue ; à l'inverse des intellectuels, il n'est pas prioritairement normatif puisqu'il vise à décrire et expliquer ce qui est, non à dire ce qui doit être. On aura bien évidemment de multiples occasions de revenir sur ces oppositions pour les nuancer.

Que signifie donc un discours à visée scientifique sur le politique ?

Il s'agit tout d'abord d'une ambition de description systématique, produisant des connaissances approfondies sur les différentes facettes de l'activité politique (du vote aux pratiques gouvernementales en passant par les activités militantes). Les entretiens, l'observation directe, la consultation d'archives ou encore les questionnaires constituent quelques-unes de ces méthodes de collectes des données qui balisent le travail scientifique. L'existence de protocoles d'observation et d'analyse est ici essentielle. »

Source : X. Crettiez, J. de Maillard, P. Hassenteufel, *Introduction à la science politique*, A. Colin 2018.

Références bibliographiques

Bachelard, G. (1967). *La formation de l'esprit scientifique*. Paris, Librairie philosophique Vrin. Consulté à : http://classiques.uqac.ca/classiques/bachelard_gaston/formation_esprit_scientifique/formation_esprit_scientifique.html

Berger, P. (2014). *Invitation à la sociologie*. Repères.

Boy, D. (2019). La surprise verte. *The conversation*, 28 mai 2019. Consulté à : <https://the-conversation.com/la-surprise-verte-117904>

Bronner, G., & Géhin E. (2017). *Le danger sociologique*. Paris : Puf.

Crettiez, X., de Maillard, J., & Hassenteufel, P. (2018) *Introduction à la science politique*. A. Colin.

Durkheim, E. (2004). *Les règles de la méthode sociologique*. PUF.

Elias, N. (1991). *Qu'est-ce que la sociologie ?* Éditions de l'Aube.

Krugman, P. & Wells, R. (2019). *Microéconomie*. De Boeck.

Lahire, B. (2002). *A quoi sert la sociologie ?* La découverte.

Mankiw, G.N. & Taylor, M.P. (2015). *Principes de l'économie*. De Boeck.

Montoussé, M. (2019). « Regard sur 43 années d'évolution des SES », *Idées économiques et sociales*, n°195.

OCDE (2014). *Vers des comportements plus environnementaux : Vue d'ensemble de l'enquête 2011*, Editions OCDE. <http://dx.doi.org/10.1787/9789264195493-fr>

Rodrik, D. (2017). *Peut-on faire confiance aux économistes ?* De Boeck supérieur.

Stiglitz, J.E., Lafay, J.D., & C.E. Walsh. (2014) *Principes d'économie moderne*. De Beck.

Tirole, J. (2016). *Économie du bien commun*. PUF.

Wasmer, E. (2017). *Principes de microéconomie*. Pearson.